

# EXCELSIOR

## Journal Illustré Quotidien

« Le plus court roquis m'en dit plus long qu'un long rapport » (NAPOLEON)

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Abonnement (du 1<sup>er</sup> ou du 15 de chaque mois)  
France: Un An: 35 fr. 6 Mois: 18 fr. 3 Mois: 10 fr.  
Étranger: Un An: 40 fr. 6 Mois: 20 fr. 3 Mois: 12 fr.  
En l'absence sans frais dans tous les bureaux de poste.  
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Adresser toute la correspondance  
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior  
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS  
Téléph. WAGRAM 57-44, 57-45  
Adresse Télégraphique: EXCEL PARIS

### Cette fois, les Allemands ne sont pas responsables de cette ruine...



Ce n'est point ici un spectacle de la guerre. Un beau monument qui s'appelait « l'Arc des Nations » est photographié au moment où une mine explose dans son soubassement. Cet édifice fragile, tout en apparence et fait de modestes carreaux de plâtre, figurait à l'Exposition de Chicago. Quand l'Exposition eut fermé ses portes, on fit place nette: et c'est ainsi qu'avec bien des palais, l'Arc des Nations fut détruit en peu d'instants.

# MENTERIES

Le Temps racontait l'autre jour que, le soir du changement d'heure, une brave femme de la campagne manqua son train à la gare Montparnasse : on lui fit observer que, si elle avait lu son journal, elle n'aurait pas ignoré l'utile réforme de M. Honorat; elle répondit, furieuse, qu'elle ne lisait jamais de journaux, et que tout ce qu'il y a dessus, c'est des menteries.

M. Ernest Judet a écrit à ce propos dans l'Éclair une brillante chronique. Je l'ai lue avec plaisir. Elle m'aurait peut-être échappé, si un obligé anonyme n'avait pris la peine d'en découper plusieurs exemplaires et de les adresser par la poste à divers membres de la presse, en même temps qu'une sorte de circulaire où il les injurait copieusement. On sait que l'industrie des lettres anonymes a pris depuis le commencement des hostilités une grande extension. Il faudrait voir si elle rapporte, et en ce cas, taxer pour bénéfices de guerre les malpropres personnages qui la pratiquent. Quant à moi, je ne saurais dire combien je suis reconnaissant au sale individu qui a bien voulu me communiquer l'article de M. Judet. Et comme je ne puis lui faire parvenir l'expression de mes sentiments je le prie de vouloir bien la trouver ici.

Je l'appelle « sale individu », parce que c'est une locution consacrée pour désigner les individus qui oublient de mettre leur nom au bas de leurs lettres; mais je suis bien content qu'il ait oublié de mettre le sien au bas de sa circulaire. Autrement, je ne pourrais pas le remercier de si bon cœur. Je serais même obligé de lui mettre mon pied Dieu sait où. C'est justement le contraire de la plaisanterie classique sur les épinards : « Je ne les aime pas, et j'en suis bien aise; car, si je les aimais, j'en mangerais; et comme je ne les aime pas... » On peut continuer indéfiniment. Que mes lecteurs se rassurent, je m'arrête ici.

Je sais gré doublement au polisson qui m'a fait connaître l'article de M. Judet. D'abord, parce qu'il me l'a fait connaître, et, en second lieu, parce qu'il m'a fourni un sujet de chronique à l'instant même où j'en avais besoin : on n'a pas plus d'importance que j'en avais, merci, n'en jetons plus. Je passe à l'article de l'Éclair. Je me demande si M. Ernest Judet n'attache pas un peu plus d'importance qu'il ne convient au jugement d'une brave femme sur la presse française, qui n'est peut-être qu'une boutade, et qui serait sujet à révision, même s'il était un véritable jugement.

Elle n'a pas prononcé en toute liberté d'esprit, sans haine et sans crainte; elle était de mauvaise humeur; elle venait de rater son train.

Elle a généralisé d'une façon abusive, et je n'apprendrai à aucun de mes lecteurs que la plupart de nos erreurs viennent de généraliser légitimement. Je sais bien qu'on dit que la voix du peuple est la voix de Dieu. Nous ne pouvons cependant pas admettre sans examen et tenir pour parole d'évangile tout ce qui passe par la tête des bonnes gens. Leur opinion sur la presse est notamment si élémentaire qu'on ne doit pas exiger de nous que nous la prenions au sérieux. C'est tout l'un ou tout l'autre : on croit dur comme fer ce qui est sur le journal, ou bien on croit que tout ça, c'est des menteries. Car on n'a pas attendu la guerre pour le croire, ni même la réforme de l'heure, et la brave femme de la gare Montparnasse n'a pas inventé l'expression familière qui ne laisse pas d'avoir ému M. Ernest Judet.

Pourquoi l'émeut-elle ? Il n'y a rien de changé. Le crédit de la presse ne s'est pas accru, il n'a pas diminué. Elle a les mêmes amis, les mêmes ennemis, également crédules : les uns au sens ordinaire du mot, les autres à rebours. Et il en sera ainsi tant qu'on trouvera du papier pour fabriquer des journaux.

Où j'approuve sans réserve M. Ernest Judet, c'est quand il se plaint du régime imposé à la presse et observe qu'il est difficile d'y voir clair avec un bandeau sur les yeux, et de parler distinctement avec un bâillon. Il est vrai.

Il faut ajouter, à l'honneur de la presse française, qu'elle a pu, par abnégation, se laisser réduire à l'aveuglement, mais qu'on ne la suggère pas même quand elle a les yeux bandés.

Elle a pu se laisser réduire au silence, mais non pas à la complaisance; on n'en pourrait pas dire autant d'autres presses, d'autres pays.

Elle a peut-être mérité, jadis, qu'on lui reprochât une certaine facilité d'affirmer sans être sûr, une légèreté, sans doute coupable, et pour tout dire un défaut d'esprit scientifique.

Ce sont là ses péchés anciens, ses péchés du temps de paix. Jamais la presse française n'a moins mérité que depuis la guerre le reproche que lui fit, le jeudi 15 juin, à minuit passé, la brave femme de la gare Montparnasse qui avait manqué son train.

Abel Hermant.

# Ce que l'on dit

## En attendant...

Notre intéressant et avisé confrère Georges Prade réclame un dictateur... Censure, Censure, calme-toi : un dictateur économique, Censure, un simple dictateur économique ! Il n'y a pas de quoi s'exalter.

Georges Prade affirme, et cette opinion me paraît, en effet, soutenable, que toute question économique est complexe; que la production industrielle, par exemple, dépend du prix de la main-d'œuvre et des matières premières; que le prix de la main-d'œuvre et des matières premières, à son tour, dépend des relations que nous pouvons avoir avec les neutres, avec nos colonies, qui pourraient fournir l'une et l'autre. Mais alors cela devient une affaire de diplomatie, et, en même temps, de fret... Ainsi les bureaux des ministères du Commerce, du Travail, de la Marine, des Colonies et des Affaires étrangères auront tous leur mot à dire, présenteront des solutions qui ne s'accorderont pas, et des objections qui empêcheront de rien faire. Donc il faut quelqu'un pour décider en dernier ressort.

Je puis confier sous le sceau du secret à Georges Prade que la même opinion fut jadis émise par un de nos jeunes ministres socialistes, dans des circonstances bien amusantes, dont il me fut donné d'être témoin. C'était dans un grand dîner politique, chez un grand personnage politique (si je pouvais vous citer les noms, ce serait encore plus pittoresque, mais je ne peux pas). Il y avait là, outre le jeune ministre socialiste, l'ambassadeur d'Allemagne, M. de Radolin. Le jeune ministre socialiste sortit de table fort entouré, et j'entendis la fin de sa conversation.

— Oui, disait-il, aucune réforme sociale sérieuse n'est possible. Nous venons d'interdire l'emploi de la céreuse sans indemnité pour les fabricants; le Sénat a rétabli le principe de l'indemnité... Voyez-vous, pour faire quelque chose en France, il faudrait dix ans de dictature...

Et je vis M. de Radolin, ambassadeur d'Allemagne, qui prenait une note.

Après tout, ils ont toujours eu un dictateur en Allemagne et ça ne leur a servi qu'à faire d'autres bêtises.

Pierre Mille.

Certaine dame du monde a cru devoir, du meilleur cœur d'ailleurs, s'intéresser à une œuvre de bienfaisance née de la guerre. Aussi bien est-elle aujourd'hui, et depuis trois mois, dame patronnesse d'une institution généreuse qui se donne pour objet l'éducation et l'instruction, jusqu'à leur majorité, de quelques enfants de poilus, pauvres petits êtres aujourd'hui sans famille.

L'œuvre, qui compte dix-sept pupilles, se trouve, pour le moment, en attendant mieux, logée dans un vieux château de la région nord-ouest de Paris.

Hier, la bonne personne dont il s'agit crut opportun d'aller enfin visiter « ces chers petits enfants ». Et, délicieusement figolée comme à son habitude, décorée d'un fard abondant bien que savamment disposé, elle se fit porter en automobile vers la maison des orphelins.

Quand la directrice eut averti les bambins, — garçons et filles de trois à huit ans, — que cette belle madame était l'une des fées à qui ils devaient leur bonheur, chacun, à l'envi, et n'écouterant que les naïfs élans de son cœur, voulut embrasser la nouvelle venue.

Or, la visiteuse n'était point préparée à cet assaut de tendresses. Dix-sept doubles baisers à l'arrivée, autant en cours de séjour, autant au départ, cela fait cent deux baisers, baisers d'enfants qui ignorent les artifices de la toilette et ne savent pas les respecter.

Madame... subit l'inévitable démaquillage de bonne grâce. Mais elle s'arrangea à ne rentrer à Paris qu'à la nuit bien tombée.

Elle s'est promis de doubler sa subvention à l'œuvre, mais de n'y plus mettre les pieds.

Nos directeurs de théâtre aiment à villégiaturer au bord de la mer. Ces années précédentes, on vit M. Quinson, directeur du Palais-Royal, arpenter la digue de Cabourg. M. Anfoine, ex-directeur de

l'Odéon, possède à Camaret une villa, et M. Paul Gavault, qui lui a succédé à la direction du second Théâtre-Français, se plaît beaucoup à Yport.

Or, avoir comme baigneur un directeur de théâtre est un grand honneur pour une station balnéaire — surtout lorsque la guerre a fermé le casino. La présence de cet hôte illustre n'est-elle pas une revanche et une protestation de l'art dramatique sacrifié ? Bref, il n'est pas de « Trou-sur-Mer » qui actuellement ne se démène pour attirer le directeur de quelque scène subventionnée ou non; et voici le moyen que vient d'employer une grande plage : la suggestion par cinéma.

Nous avons vu un film représentant MM. Ghensi et Isola, directeurs de l'Opéra-Comique, se promenant bras dessus, bras dessous, sur l'estacade de X... Renseignements pris, ils ne sont jamais allés à X...; mais nul doute que, devant ces sosies qui ont l'air de tant s'y plaire, il ne leur vienne l'idée d'y aller faire un tour cette saison !

C'est du moins le calcul de la municipalité et du comité des fêtes de X... — et il est dommage que de plus graves événements détournent notre attention de ces petites intrigues bien parisiennes !

\*\*\*

Ce de Moltke qui vient de mourir en Allemagne n'était, à vrai dire, estimé de son souverain que pour le nom dont il était l'héritier : « Son nom me suffit », avait dit Guillaume II, lorsqu'on lui faisait discrètement observer, en 1906, que l'homme n'avait peut-être pas la taille pour remplacer le comte Schlieffen au poste de chef de l'état-major général.

Wilhelm von Moltke, lui-même, ne se sentait pas les épaules démesurément solides pour soutenir ce fardeau. Il hésitait à accepter le lourd honneur. En une entrevue décisive, le kaiser imposa sa volonté, non sans une roideur et une brutalité qui ne furent jamais oubliées par celui dont il faisait le premier de ses soldats : « Ne balancez plus, dit-il sèchement. En temps de guerre, je suis mon propre chef d'état-major et vous serez toujours assez malin pour assumer les vagues responsabilités du service en temps de paix. »

Amer, blessé au sang, mais docile, de Moltke répondit, en saluant réglementairement : « Sire, j'accepte donc. »

\*\*\*

Le faucheur du quai du Louvre.

Rencontré quai du Louvre, à quelques pas de chez elle — ses fenêtres donnent sur le paysage de gloire centenaire du Pont-Neuf, du Palais de Justice et de l'Institut — la charmante transfuge du Théâtre-Français, Mlle Jeanne Provost, qui parut naguère en jupe-culotte dans une pièce qui faillit déchaîner en émeute et lanca la mode des pieds nus (comme tout cela est loin !) et qui maintenant joue la comédie sur le front et récite des poèmes dans les ambulances.

Appuyée à la grille du Louvre, Mlle Jeanne Provost regardait un jardinier qui fançait la pelouse, où l'herbe atteignait trente ou quarante centimètres de hauteur. Elle respirait avec volupté, les yeux clos, la fraîche odeur de foin coupé qui se répandait dans l'air.

Et c'était un spectacle exquis que la griserie de cette Parisienne raffinée, devant la grille du vieux Louvre solennel, dans les senteurs agrestes qui montaient des vertes graminées...

\*\*\*

L'une de nos femmes de lettres les plus talentueuses a été appelée par le « Service de la Propagande » pour faire des conférences en Espagne. Elle s'acquitta de sa mission avec un talent et un tact qui sont unanimement célébrés dans les journaux de la Péninsule.

L'autre jour, pour apporter une variante à sa série d'entretiens, la conférencière fait annoncer qu'elle parlera, le lendemain, de *Voiture et de l'hôtel de Rambouillet*.

Quelle ne fut pas sa surprise, au matin du jour suivant, de voir annoncer sa causerie, dans quelques journaux, par un entrefilet charmant où il était dit, entre autres amabilités : « Que la brillante conférencière française, abordant un sujet nouveau, parlerait, le soir même, d'un hôtel modèle, installé avec le meilleur confort moderne, et aussi des vieux carrosses. »

Vellentr.

CROQUIS

# Le buffet

Ce n'est point du meuble que je veux parler. Mais la langue française, si belle pourtant, n'est sans doute pas assez riche encore puisqu'elle me force à employer le même vocable pour l'armoire-habot de nos salles à manger et le café-restaaurant installé dans nos gares parisiennes : le buffet.

S'il était déjà pittoresque en temps de paix, le buffet est devenu avec la guerre un endroit souvent douloureux. C'est là que se font les ultimes adieux, c'est devant un dîner auquel on touche à peine tant les gorges sont serrées que se font les derniers serments, les recommandations suprêmes. C'est devant une dernière « bonne bouteille » que l'on évoque la joie des jours passés et que l'on envisage déjà le bonheur des jours futurs, ces jours de calme et d'apaisement qui suivront la grande victoire...

A côté des distractions — honnêtes, soit, mais distractions, pourtant — de la vie parisienne qui reprend peu à peu, le buffet est comme un rappel aux moments d'angoisse que nous vivons. C'est là qu'il faut venir chercher aux minutes d'ennui ou de pessimisme le réactif nécessaire pour nous faire prendre patience et attendre sans trop d'énerverment une vie plus normale et exempte d'inquiétudes.

Car, aussi bien, le buffet n'est point toujours triste. Sa clientèle est trop vivante, trop vibrante pour nous laisser tomber dans le découragement. Elle montre, au contraire, un stoïcisme aimable, et je suis bien certain que la jeune femme qui écoute à mon côté l'histoire si drôle que lui conte son mari — ou son filleul — rit sans arrière-pensée. Elle ne songe pas — elle ne veut pas songer — que dans quelques heures, seul dans sa cage, il connaîtra de nouveau les risques du combat. Ardemment, les jeunes gens, admirables d'ingouïance, distillent, si je puis dire, leurs derniers instants et ils ne veulent songer qu'à eux.

Et le grotesque frôle parfois des sentiments plus nobles. Il faut écouter avec quelle chaleur une femme attendrie recommande la prudence à son fils... à son fils, brave auxiliaire qui rejoint son bureau à Castelnaudary par le rapide de 8 heures 17. Il faut voir aussi le gros garde-voie qui en écoutant à la table voisine d'héroïques exploits de guerre se donne l'illusion de partir pour le front.

Et puis, puisque la vie chère ne permet point à tous de partir en voyage, n'est-ce pas l'endroit rêvé pour s'imaginer à fort bon marché un départ en villégiature ? Il y a d'abord « l'odeur », ce goût prenant et âcre de vapeur et de charbon qui, à notre insu, nous rappelle les vacances, les joyeux départs d'anlan vers la montagne ou l'océan, puis c'est la sirène des machines, le sifflet des employés, les appels du petit loueur d'oreillers et couvertures », tous ces bruits qui, traversant la verrière du hall, viennent augmenter notre imagination.

Enfin, il n'y a point que les soldats qui partent : il en est aussi qui arrivent. Minute tant attendue que l'on a pu dans une dernière missive fixer avec précision :

— Pour ne pas manquer à mon arrivée à Paris, pour ne pas nous revoir au milieu de la foule, tu viendras m'attendre au buffet !

Ah ! comme on les reconnaît bien toutes celles qui, ainsi viennent l'attendre ! Leur élégance détonne un peu au milieu de tous ces uniformes et des longs manteaux de voyage. Elles ont voulu que des la première minute il soit repris par tout le charme que la lutte lui a fait oublier, peut-être. Pour lui, la maman a retrouvé un peu de sa jeunesse, et l'épouse, la coquette des premiers mois de son mariage. Comme elle est anxieuse ! Cent fois en cinq minutes elle consulte sa montre. Pour elle les instants sont interminables, et dans son émotion fébrile elle oublie de boire le thé que le maître d'hôtel vient de lui apporter.

Mais, tout à coup, il entre. Sans s'occuper des gens qui, curieusement, regardent, ils se sont embrassés, follement, délicieusement, et puis, stupéfaits, surpris de se revoir, éblouis, ne sachant encore quoi se dire tant ils ont de choses à se confier, ils pronencent ensemble la même phrase qui les fait sourire :

— Tu as bonne mine !

Maintenant, à voix basse, ils parlent. Leur bonheur éclaire leurs visages et leur joie reconforte. On est heureux de les sentir heureux. Les soucis de la guerre n'existent plus. On ne peut songer ni à la toute-puissance de l'affection, à la tendresse et à l'amour.

... Et voilà pourquoi, mon ami, le vieux philosophe hausse les épaules quand on lui dit qu'il est encore des gens qui éternellement se lamentent. Lui a su trouver le secret d'un optimisme exquis et il a pu garder, dans un sourire, son moral plein de confort. Les heures s'enfuient pour lui avec rapidité et, sans impatience, il attend des journées meilleures en sachant se distraire : il passe tout son temps au buffet...

Emmanuel Sheridan.

## LA SITUATION MILITAIRE

# Les Allemands s'épuisent en vains efforts devant Verdun et en Volhynie

Deux semaines se sont écoulées depuis que les ruines du fort de Vaux, après une héroïque défense, sont tombées aux mains de l'ennemi. Depuis ces deux semaines, il a été impossible aux Allemands de nous déloger des tranchées qui, à l'ouest, au sud et à l'est du fort, enserrant étroitement leur position nouvelle. Ils n'ont d'ailleurs tenté que deux attaques contre ces tranchées : l'une le jour même de la prise du fort, l'autre dans la nuit du 11 au 12.

Depuis l'échec de cette dernière attaque, ils ont porté tout leur effort à l'autre extrémité du plateau dont le fort occupe la pointe orientale, afin de tourner notre ligne par l'ouest en s'emparant du village de Fleury. Leurs principales attaques ont eu lieu le 12, le 15 et dans la nuit du 17 au 18. Toutes ces attaques ont été arrêtées, au centre, devant l'ouvrage de Thiaumont, ainsi qu'à droite, à la lisière du bois de la Caillette. A gauche, devant la cote 321, seule l'attaque du 12 avait livré à l'ennemi quelques éléments de tranchée dont nous avons repris la majeure partie le 17.

Nous avons prévu les difficultés que l'ennemi rencontrerait en essayant de progresser sur un plateau balayé par nos feux. L'événement a entièrement justifié ces prévisions.

Chacune de ces attaques inutiles a coûté à l'ennemi des pertes sans compensation, auxquelles il faut ajouter celles que lui ont fait subir ses échecs du 15 et du 17 juin dans la région du Mort-Homme. Or, des renseignements certains permettent d'affirmer que les pertes allemandes devant Verdun se sont élevées jusqu'au 31 mai à plus de 400.000 hommes.

Ainsi s'explique que, depuis le 1<sup>er</sup> juin, les contingents qui nous sont opposés contiennent de jeunes soldats de la classe 1917. Nous approchons manifestement du point critique où l'Allemagne ne pourra faire face au danger qui la menace en un point qu'en se débarrassant sur un autre.

\*\*\*

Sur le front russe, les Austro-Allemands de von Linsingen ont fait une tentative pour arrêter l'avance de nos alliés devant Vladimir-Volinsky, sur le front Kisselne-Lokatchi-Sviniouki-Gorokhov. Ils n'ont obtenu un résultat local qu'à leur aile gauche, au sud de Lokatchi; encore une contre-attaque leur a-t-elle repris

presque aussitôt le terrain gagné. Ils ont été repoussés au centre; à l'aile droite, vers Gorokhov, ils ont été délogés d'un bois près du village de Roiev, et ont perdu encore 1.000 prisonniers.

Il est certain que nos ennemis font un effort surhumain pour défendre Vladimir-Volinsky et Kovel, dont la prise romprait la liaison entre les armées austro-allemandes du sud et les armées allemandes du nord, mettant l'aile droite de celles-ci dans une situation périlleuse. Mais cet effort a été jusqu'ici inutile, et si l'Allemagne envoie encore des renforts de ce côté, ce sera, en vertu de ce que nous venons de dire, aux dépens de sa sécurité sur le front occidental.

En Bukovine, nos alliés continuent leur poursuite et viennent d'enlever les villes de Zadova et de Storozynetz sur le Sereth.

Jean Villars.



LE GÉNÉRAL VON BERNHARDT

le célèbre critique militaire allemand, qui, d'après le Times, aurait obtenu un commandement dans l'armée active.

## L'OFFENSIVE RUSSE

LONDRES, 20 juin. — Le correspondant du Times près le grand-quartier général russe annonce que les derniers chiffres officiels accusent 170.000 prisonniers austro-allemands; 174 canons et 430 mitrailleuses ont été pris à l'ennemi. Le chiffre total des pertes austro-allemandes pendant ces deux premières semaines s'élève à 300.000 hommes.

Une dépêche de Pétrograd à l'Exchange Telegraph constate que les critiques militaires sont unanimes à reconnaître que le brillant succès de

chième n'a d'ailleurs pu opposer qu'une résistance relativement faible, parce qu'un grand nombre de ses gros canons avait été prélevé à destination du front italien.

Un autre élément de succès a été fourni par l'ardeur combative de l'infanterie russe qui a livré de furieux assauts en masses compactes, auxquels les Autrichiens n'ont pu répondre comme il l'aurait fallu, faute de renforts suffisants. En outre, on remarquera que les pertes russes ont été assez restreintes comparativement aux pertes énormes subies par l'ennemi. Cela tient à ce que l'avance des troupes du général Broussiloff a été toujours précédée d'une intense préparation d'artillerie.

Au cours de l'offensive, de nombreux combats corps à corps ont été livrés. En effet, après la destruction des tranchées autrichiennes par l'artillerie, l'ennemi a tenté de faire face aux Russes en terrain découvert, et une telle mêlée se produisit que le feu de l'artillerie, la fusillade même, devinrent impossibles et que l'affaire dut être décidée à la baïonnette. C'est ainsi que l'arme blanche a opéré dans presque tous les combats dans la région d'Okna, à la frontière de Bessarabie. Dans toutes ces rencontres, l'avantage est toujours resté aux Russes. Les Autrichiens, d'ailleurs, n'ont généralement pas opposé une résistance vigoureuse à leurs assauts. Sans doute on n'avait pu cacher entièrement les préparations russes, mais il est bien apparu que les Austro-Allemands ne s'attendaient pas à une attaque sur toute la ligne. Les Autrichiens notamment pensaient que le général Broussiloff essaierait de petites attaques pour atténuer la pression exercée sur le front italien. Mais on ne saurait plus douter que le commandant des forces russes avait en vue des opérations de bien plus grande envergure. (Radio.)

### Une note pleine de sagesse

PÉTROGRAD, 20 juin. — Ce matin, un avis semi-officiel a été publié pour engager la population à ne pas s'attendre à ce que les événements se développent aussi rapidement qu'ils l'ont fait jusqu'à présent. Les Russes se sont avancés si vite que des espérances déraisonnables ont pris naissance. Alors qu'en 1914 le nombre des prisonniers faits devant Lemberg atteignait 100.000 hommes, maintenant



l'offensive des Russes est dû à la grande supériorité de leur artillerie, dont le tir est beaucoup plus rapide et plus précis que celui des canons ennemis, et dont l'approvisionnement en obus est beaucoup plus considérable. L'artillerie autri-

il s'élève déjà à un total de près du double et il est naturel que le public s' imagine que rien ne peut arrêter les Russes.

### Les Allemands ont prélevé des renforts sur le front français

PÉTROGRAD, 20 juin. — On confirme de différentes sources que les Allemands ont amené sur le front autrichien des renforts prélevés sur la frontière française.

### Le chef de l'état-major autrichien serait relevé de ses fonctions

LONDRES, 20 juin. — Suivant le correspondant de l'Exchange Telegraph, le bruit court à Berlin que le général Conrad von Hoetzendorf, chef de l'état-major autrichien, aurait été relevé de ses fonctions à la suite des récentes défaites.

### DANS LE SECTEUR NORD

L'armée de Kouropatkine n'est pas moins prête que celle de Broussiloff.

LONDRES, 20 juin. — Des nouvelles parvenues de Péetrograd permettent de considérer que la reconstitution des armées russes n'a pas été, sur le front nord, de Riga au Pripet, moins heureusement poursuivie que sur les fronts de Volhynie et de Galicie. Les troupes qui couvrent la capitale et ont arrêté, devant Dwinsk et Riga, la poussée allemande, sont dans une condition excellente, parfaitement armées et disposent de munitions en abondance.

S'il est exact qu'Hindenburg a pu détacher vers le Sud, pour secourir ses alliés, quelques divisions, ces prélèvements ne sauraient se répéter par des forces supérieures.

On observe que les tentatives allemandes de diversion, faites depuis l'attaque du général Broussiloff et exécutées dans les régions de Dwinsk, du lac Narotch à Smorgonié, ont toutes échoué et prouvé la solidité de la ligne russe.

### ET LA ROUMANIE ?...

L'heure semble propice pour une intervention, mais les diplomates gardent leur secret.

LONDRES, 20 juin. — Les Daily News apprennent de Péetrograd qu'il est de nouveau question d'une intervention roumaine qui hâterait l'effondrement de l'Autriche.

Cependant, les Russes ne subordonneraient pas leur stratégie à la politique.

PÉTROGRAD, 20 juin. — La Russie ne veut pas de Czernowitz; la Roumanie établira ses prétentions sur la ville, si elle se joint dès maintenant aux Alliés. Un mouvement populaire très fort s'est déchaîné en ce sens, à Bucarest, pendant les derniers jours. L'effet serait grand si les Alliés étaient à la Roumanie : « C'est maintenant ou jamais le moment de se décider. »

Par la prise de la ville, la Bukovine tout entière est tombée dans la main des Russes. (Daily Mail.)

BUCAREST, 20 juin. — La rapidité et l'étendue des succès remportés par les Russes, en Bukovine et en Volhynie, sur les Austro-Allemands, ont littéralement stupéfié les milieux germanophiles roumains.

Les organes à la solde de l'Allemagne s'efforcent de discuter les chiffres donnés par les communiqués russes et de présenter la déroulé autrichienne comme un simple recul stratégique que la Politique compare « à la grande retraite française qui précéda et rendit possible la victoire de la Marne ».

Les milieux officiels restent impénétrables, et il est impossible de préjuger en quoi que ce soit de la répercussion que la victoire russe aura sur les décisions roumaines.

### Liebknicht refuse sa grâce

ROTTERDAM, 20 juin. — Un manifeste publié à Rotterdam par la Ligue allemande de l'humanité et signé entre autres noms par Karl Bernstein et Emil Gott, déclare que le kaiser a offert à Liebknicht la liberté et son pardon, à condition que le leader socialiste s'engageât à observer le silence jusqu'à la fin de la guerre.

Liebknicht a courageusement refusé.

### M. de Bethmann-Hollweg refuse de se battre avec M. Kapp

LA HAYE, 20 juin. — On sait que M. Kapp avait envoyé ses témoins au chancelier à la suite de la dénonciation portée par ce dernier à la tribune contre l'auteur du pamphlet où il était visé.

M. de Bethmann-Hollweg, ainsi qu'on pouvait le prévoir, a refusé de se battre. (Radio.)

## COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mardi 20 Juin (689<sup>e</sup> jour de la guerre)

**QUINZE HEURES.** — Sur la rive droite de la Meuse, les Allemands ont attaqué par trois fois au cours de la nuit nos positions au nord-ouest de la cote 221. Toutes les tentatives de l'ennemi ont été brisées par nos feux de mitrailleuses et nos tirs de barrage. Le bombardement a été intense dans la région du bois de Vaux-Chapitre, ainsi que dans le secteur de Chattancourt, sur la rive gauche de la Meuse.

Dans les Vosges, un coup de main dirigé par l'ennemi sur une sape avancée de la région de Michelbach (sud de Thann) a échoué.

**VINGT-TROIS HEURES.** — Aucun événement important à signaler sur l'ensemble du front en dehors d'une lutte d'artillerie assez vive dans la région au sud du fort de Vaux.

### AUTOUR DE LA BATAILLE

La bataille de Verdun et son développement si peu favorable à l'Allemagne paraissent bien avoir profondément modifié la confiance de l'ennemi dans l'issue de la guerre. Nous extrayons du rapport d'un évadé d'Allemagne, les passages suivants :

« Depuis la résistance inespérée de Verdun (les journaux allemands ayant annoncé l'échec de la ville avant une semaine), les soldats allemands ne veulent pour ainsi dire plus parler de la guerre. Jusque-là, il n'était pas rare de les entendre dire : « Franzosen kaput », mais depuis, quand on leur parle de la guerre, la réponse est invariablement la même : « Krieg nicht gut, alles kaput ». (La guerre, ça ne vaut rien, tout le monde sera fichtu.)

« Comme je le disais plus haut, personne en Allemagne ne croit plus à la victoire, les uns, et c'est la généralité, croient à une paix boileuse; d'autres, et ceux-ci parmi les plus intelligents, avouent que la guerre ne finira pas par les armes. L'un d'eux, qui avait habité Londres et Paris pendant longtemps, me disait, le 30 avril dernier : « Si la guerre doit se terminer par les armes, c'est loin d'être fini, mais c'est par le manque de vivres que cela finira. »

### Communiqué belge

Lutte d'artillerie et à coups de bombes dans la région de Steenstraete. Calme sur le reste du front.

### COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE

### Les aviateurs anglais livrent de nombreux combats avec plein succès

LONDRES, 20 juin. — La nuit dernière et aujourd'hui, il n'y a à signaler aucune opération d'infanterie allemande sur notre front.

L'artillerie allemande s'est montrée assez calme, sauf au sud-est de Neuville-Saint-Vaast, où elle a bombardé violemment nos tranchées.

Avres a été bombardé hier soir, et pendant la journée, il y a eu quelques bombardements dans les parages de Becourt, de Thiepval et d'Hulluch.

A l'est de Souchez, duel de mortiers de tranchées.

Aujourd'hui, notre artillerie a dispersé les travailleurs ennemis à l'est d'Hulluch et, dans la même région, une mine allemande ne nous a causé aucun dommage, mais a détruit un petit poste allemand.

Le fait saillant de la journée d'hier a été une recrudescence marquée de l'activité des aviateurs ennemis. Il y a eu 27 combats aériens, au cours desquels un aéroplane allemand a été abattu dans nos lignes, près de Doullens et son équipage fait prisonnier.

Dans le voisinage de Lens, deux de nos appareils de combat ont attaqué deux fekkers, en obtenant un aéroplane avec des avaries et abattant l'autre à 4.000 d'altitude, le faisant s'écraser sur le sol.

Un aéroplane ennemi a été abattu près de Wingles; deux autres ont été forcés d'atterrir avec des avaries.

Nos aviateurs ont attaqué et dispersé de fortes reconnaissances qui ont traversé nos lignes, un de nos pilotes dit avoir vu deux aéroplanes allemands touchés par nos canons anti-aériens.

A la suite d'un combat aérien, deux de nos appareils ont abattu deux avions ennemis.

## La conférence économique a établi le programme qui prévaudra au congrès de la paix

M. Clémentel, ministre du Commerce, président de la Conférence économique des Alliés, qui s'est tenue à Paris du 14 au 17 juin dernier, a réuni hier, rue de Grenelle, les représentants de la presse et leur a indiqué toutes les raisons qui ont déterminé le gouvernement français à prendre l'initiative de cette conférence. Il leur a ensuite donné connaissance des sujets qu'elle a abordés et a exposé, dans un commentaire succinct, le sens des résolutions votées.

Tous les journaux avaient répondu à cette convocation amicale et ce fut là une manière de conférence intime destinée à faire mieux comprendre l'intérêt des décisions prises en plein accord pour tous les alliés et la portée des résultats pratiques qu'elles doivent avoir.

C'est une pensée économique qui a dominé tous les débats : le but n'est pas seulement d'organiser l'action commencée pendant la guerre, mais, plus encore peut-être, de prévoir et de préparer celle qui doit exercer son influence profonde sur l'œuvre pacifique de demain.

La guerre nous a surpris, désarmés : il ne faut pas que la paix nous trouve dans le même état de non-préparation. C'est sur le terrain économique que se jouent également l'avenir et la prospérité commerciale du pays et là encore ce sont nos ennemis qui nous donnent l'exemple et cherchent à nous devancer. Loïn d'avoir consacré à la guerre toutes leurs énergies, ils forgent des armes pour cette lutte économique et se tiennent prêts à reprendre à leur revanche si leurs espoirs militaires sont déçus, ce dont, chez nous, personne ne saurait douter.

Ce qu'ils veulent conserver ou recouvrer, coûte que coûte c'est leur suprématie industrielle sur les marchés qu'ils avaient, avant la guerre, conquis d'une façon presque absolue, c'est maintenant leur système de cartels, leurs procédés de concurrence déloyale, leur dumping, qui avaient obtenu la chute de la concurrence et la mise en tutelle — pour des séries nombreuses de produits spécialisés — des pays les mieux placés pour se dégager de cette servitude économique.

Derrière l'armée allemande il y a donc l'armée de ses commerçants et l'on sait que l'action de l'une a toujours préparé l'œuvre de l'autre.

A cette menace il faut répondre par des mesures décisives.

Sans doute, il n'était pas facile d'arriver à une entente absolue. Des intérêts divergents ne pouvaient être développés par une règle unique mais inspirés par un esprit de guerre défensive — d'indépendance et non de domination — ils ont adopté d'abord les mesures temporaires et transitoires devant aboutir à un renforcement du blocus, à l'isolement économique de l'Allemagne puis, au delà des temps actuels, à nous assurer, dès le lendemain de la signature du traité de paix, une période de restauration déjouant les desseins d'un adversaire qui dès maintenant prépare contre nous une autre guerre qui, pour être purement économique n'en sera pas moins redoutable.

Cette volonté, il l'a affirmée les armes à la main par la destruction systématique de nos usines, par le prélèvement sur notre territoire de tout ce qui peut servir à son industrie nationale : matières et matières premières, etc...

La solidarité des Alliés en faveur de la restauration des pays détruits a été acclamée à l'unanimité par la conférence économique. Il est utile d'ajouter que « l'accord s'est fait sur le grani des réalités » et qu'il est applicable quelle que soit l'issue de la guerre. La victoire ne sera donc que le développement de notre entente, une annihilation de nos moyens. Les Alliés n'ont pas voulu vendre la peau de l'ours, même à une heure où il chancelle, et ils se sont assurés une aide mutuelle sans restriction et une réciprocité réellement efficace.

Assurer en cas de représailles l'écoulement des marchandises entre alliés, faciliter les échanges, améliorer les transports, créer une charte prolongeant un pacte solide, tels sont les autres aspects du problème qui ont été signalés à l'attention des intéressés.

Nous ne pourrions même résumer les résolutions votées au cours de cette conférence sans dépasser le cadre de cet article, mais ce que nous pouvons affirmer, c'est que toutes ont été prises à l'unanimité, après discussion minutieuse et que leur ensemble représente le plus bel effort de cohésion des Alliés, au cours d'une lutte où chacun a compris que l'activité militaire d'un pays est sous l'étroite dépendance de son activité économique.

Cette conférence représente aussi un temps précieux gagné sur l'avenir. Elle permettra aux Alliés d'arriver avec un programme établi d'un commun accord au congrès qui étudiera les bases et discutera les conditions de la paix obtenue par la victoire de nos armées. — P. B.

# DERNIÈRE HEURE

## L'AVANCE RUSSE

### L'armée de Pflanzner coupée en deux tronçons

PÉTROGRAD, 20 juin. — Les Russes, talonnant l'armée du général Pflanzner, ont réussi à la couper en deux tronçons sans la moindre liaison entre eux : l'un le long de la frontière roumaine, l'autre vers les Karpathes.

Après la prise de Czernowitz, les Russes ont progressé le même jour de trente verstes au delà de la ville.

On signale que des renforts ennemis viennent très nombreux de tous les fronts, austro-allemand, italien, français, balkanique, dans la direction de Baranovitchi.

## COMMUNIQUE RUSSE

PÉTROGRAD, 19 juin. — Communiqué du grand état-major.

Sur le front des armées du général Broussiloff, l'ennemi a tenté, par des contre-attaques, d'arrêter notre progression sur Lvoff.

Dans la région du village de Rorovitochi, au sud-est du village de Lokatori, à 6 verstes au sud de la grand-route de Loutsk à Vladimir-Volinsky, les Autrichiens en formations massives ont attaqué nos éléments et ont enfoncé un secteur du front de combat; ils ont enlevé trois canons d'une batterie qui a résisté vaillamment jusqu'à la dernière gargouisse.

Des renforts sont accourus et ont culbuté l'ennemi qui avançait; ils lui ont repris un canon et ont fait 300 soldats prisonniers avec 2 mitrailleuses.

Dans la région de Korytnitzky, au sud-est de Svinoukhi et au sud-est de Lokatchi, un de nos vaillants régiments a lancé une contre-attaque et mis en fuite les assaillants, tandis qu'une section de nos batteries légères s'avancé à la lisière du bois, et, par des tirs rapides, canonait les fuyards. Nous avons enlevé dans cette action 4 mitrailleuses et avons fait prisonniers 3 officiers et 100 soldats.

A l'est de Gorohoff, au sud de Svinoukhi, après une résistance acharnée, nous nous sommes emparés d'un bois près du village de Bojeff; nous avons fait prisonniers 1.000 soldats et nous avons pris 4 mitrailleuses.

Lors des attaques qui se sont produites dans la région limitrophe au sud de Padziviloff, l'adversaire a accueilli nos troupes avec des jets de liquide enflammé.

Nous avons fait, dans cette région, hier, 1.800 prisonniers.

Nos troupes, ayant occupé Czernovitz et ayant passé en maints endroits le Pruth, avancent énergiquement vers la rivière Seret.

Il est établi que lors de l'occupation par les troupes du général Lechitsky de la tête de pont de Czernovitz, nous avons fait prisonniers 49 officiers et plus de 1.500 soldats, nous avons enlevé 10 canons près de la ville de Czernovitz.

Lors de la poursuite de l'ennemi, nous avons fait prisonniers 400 soldats près du village de Fortchoumare; nous avons capturé 2 pièces lourdes, 2 affûts, de nombreux caissons à munitions, 1.000 chariots chargés de vivres et de fourrage.

Près du village de Starojynetz, nous avons capturé 2 officiers et 85 soldats; nous avons pris des mitrailleuses.

Le total des prisonniers faits au cours de la journée du 18 juin s'élève à environ 3.000 hommes.

A la gare de Zoutchka, au nord de Czernovitz, nous nous sommes emparés d'un dépôt de matériel de génie.

Sur le front nord, dans la région Sylvestr et sur le front de la Drina, le duel d'artillerie continue.

## FRONT DU CAUCASE

Dans la direction de Gumishan, dans la région du village de Bazardjik, nous avons repoussé une offensive des Turcs.

## COMBAT NAVAL à l'embouchure du Danube

LONDRES, 20 juin. — Selon le correspondant du Times à Bucarest, un engagement naval de peu d'importance a eu lieu au large de Sulima, devant une des bouches du Danube. Quatre unités de la flotte turque ont attaqué un navire de guerre russe qui convoyait des chalands vers Odessa. Une vive canonnade s'ensuivit, mais les combattants se séparèrent sans être arrivés à un résultat décisif.

## A la veille de la guerre mexico-américaine

WASHINGTON, 19 juin. — L'envoi de la milice au Texas pour la protection de la frontière cause une vive sensation dans tout le pays.

Aussitôt après la publication du décret de mobilisation de la garde nationale, le ministre du Mexique à Washington avait présenté à M. Lansing une nouvelle note, très courte, insistant sur le retrait immédiat de toutes les troupes américaines.

Entre temps, M. Wilson a mis la dernière main à la note destinée au général Carranza et il a donné l'ordre qu'elle fût immédiatement transmise.

La dépêche, qui compte dix mille mots, affirme en substance que le gouvernement des Etats-Unis est décidé à tout prix à protéger les citoyens américains et que les troupes des Etats-Unis ne seront retirées que lorsque les griefs des Américains auront reçu satisfaction et que les bandes mexicaines auront été capturées et punies.

La situation du général Pershing n'inspire aucune inquiétude.

NEW-YORK, 20 juin. — D'après une dépêche d'El Paso, la situation du général Pershing au Mexique n'inspire aucune inquiétude. Ses troupes sont tellement bien disposées qu'il lui sera facile, le cas échéant, de repousser les attaques des troupes ennemies, même très supérieures en nombre.

## La rentrée du Parlement britannique

LONDRES, 20 juin. — Le Parlement, qui s'était ajourné le 2 juin, a repris ses séances cet après-midi. Le problème de la succession de lord Kitchener n'a pas reçu de solution. Certaines difficultés semblent être survenues au dernier moment et avoir empêché M. Lloyd George d'accepter le portefeuille de la Guerre.

Le Daily News écrit :

M. Lloyd George n'est point disposé à accepter le poste de secrétaire d'Etat à la Guerre si ses pouvoirs ne sont pas considérablement augmentés. Or, des raisons sérieuses paraissent s'opposer à ce que le poste de secrétaire d'Etat à la Guerre soit reconstitué avec les attributions qui étaient les siennes au début des hostilités.

D'après le Manchester Guardian, l'état-major s'opposerait à toute augmentation des pouvoirs de contrôle du ministère de la Guerre.

D'autre part, le règlement de la question d'Irlande est retardé par un malentendu qui serait survenu en dernière heure entre les négociateurs. Il semble, d'après le Daily Chronicle, que les représentants de l'Ulster aient cru que le gouvernement consentait d'une façon définitive à isoler les comtés de l'Ulster du Home Rule irlandais. Les nationalistes ont affirmé que cette conclusion ne saurait être que provisoire et le gouvernement leur a donné raison. Ce désaccord nécessite une prolongation des pourparlers.

## AUTOUR DE SALONIQUE

SALONIQUE, 19 juin. — De vifs combats de patrouilles sont signalés vers Kupa et Osin à l'ouest du Vardar et à quelques kilomètres de la frontière serbe.

Le bombardement continue sur le reste du front. (Radio.)

## Un ancien préfet grec s'engage dans les rangs français

SALONIQUE, 20 juin. — M. Argyropoulos, ancien préfet de Salonique, vient de quitter l'armée grecque pour contracter un engagement dans les rangs de l'armée française.

M. Argyropoulos a laissé à Salonique le souvenir d'un homme de première valeur. En politique il était passionnément attaché au parti libéral. Aussi, un des premiers soins de M. Gounaris, lorsque M. Venizelos quitta le pouvoir en mars 1915, fut-il de destituer cet adversaire avec lequel il eût fallu compter.

## LE COMITÉ SECRET

Cinq séances n'ont pas suffi à la Chambre pour épuiser le débat sur les douze interpellations dont nous avons donné la liste. Cet après-midi, les grilles du Palais-Bourbon seront closes; le comité secret, commencé le 16 juin, continuera. La séance ne sera reprise que pour le vote de l'ordre du jour, si toutefois on vote aujourd'hui.

## COMMUNIQUE ITALIEN

### Les Autrichiens en échec sur tout le front.

ROME, 19 juin. — Commandement suprême.

La bataille continue avec acharnement sur le plateau de Sette Comuni.

Au sud-ouest d'Asiago, l'adversaire multiplie ses efforts contre nos positions.

Notre contre-offensive continue vigoureusement au nord-est.

Dans la matinée d'hier, après un violent feu d'artillerie, de fortes colonnes ennemies ont renouvelé les attaques contre la partie du front située entre le mont Magna-Boschi et Boscon; elles ont été chaque fois rejetées avec des pertes très graves; un intense bombardement de nombreuses batteries de tous calibres a suivi.

Au nord de la vallée de Frenzela, l'ennemi a essayé, hier, en plusieurs endroits, de diminuer notre pression au moyen de contre-attaques. Nous l'avons repoussé partout.

Ensuite, nos batteries ont continué d'avancer lentement, mais sûrement. Les progrès les plus considérables ont été accomplis à l'arête droite, où des détachements alpins qui s'étaient déjà distingués les jours précédents ont pris d'assaut la cime Isidore, y faisant une centaine de prisonniers et s'emparant de deux mitrailleuses.

Sur le reste du front, actions d'artillerie.

## APRES LA CRISE ITALIENNE

### Les adieux de l'ancien président au généralissime

ROME, 20 juin. — M. Salandra a envoyé au général Cadorna la dépêche suivante :

Avant de quitter le ministère, je vous envoie un salut cordial. Dans la longue et épre note que nous avons parcourue ensemble, nous avons toujours maintenu avec fermeté, outre la foi dans un idéal commun, le sentiment de la discipline patriotique qui est la condition du succès et qui sera le plus remarquable des résultats obtenus dans notre guerre.

Je souhaite à Votre Excellence la gloire suprême de donner la victoire à l'Italie.

Le général Cadorna a répondu par le télégramme suivant :

Je suis profondément reconnaissant à Votre Excellence du salut de bon augure qu'Elle m'a adressé et auquel je réponds avec la même foi inébranlable dans la victoire.

Que le succès de nos armes consacre l'œuvre patriotique que Votre Excellence a entreprise et conduite avec tant de fermeté et d'abnégation!

### Réponse du général Cadorna aux vœux de M. Boselli

En prenant le pouvoir, M. Boselli avait adressé au généralissime un télégramme lui exprimant sa confiance en la victoire des armées italiennes. Le général Cadorna a répondu à la dépêche de M. Boselli, président du Conseil, par le télégramme suivant :

Les confiantes paroles que Votre Excellence m'adresse en assumant le gouvernement de ma patrie m'honorent et me rendent plus que jamais fier d'être à la tête de nos vaillantes troupes, au nom desquelles j'envoie à Votre Excellence un chaleureux et vibrant salut.

CADORNA.

## NOUVELLES ET DÉPÊCHES

ROTTERDAM. — On vient de révéler une tentative criminelle allemande qui eût bien l'année dernière dans le but de couler un bateau hollandais dans le canal de Suez. Les auteurs du complot seraient descendus à Port-Saïd après avoir remonté le mécanisme de la bombe à explosion qu'ils laissèrent dans le bateau.

STOCKHOLM. — Le navire allemand Ems, de Hambourg, allant de Christiania à Lubeck, a été torpillé au nord de Falkenberg par un sous-marin que l'on croit anglais. Le navire a coulé peu après. L'équipage a pu atteindre la côte.

Un garde-côte suédois ayant aperçu un autre navire poursuivi eut devoir intervenir. Il tira un coup de semonce et le sous-marin disparut.

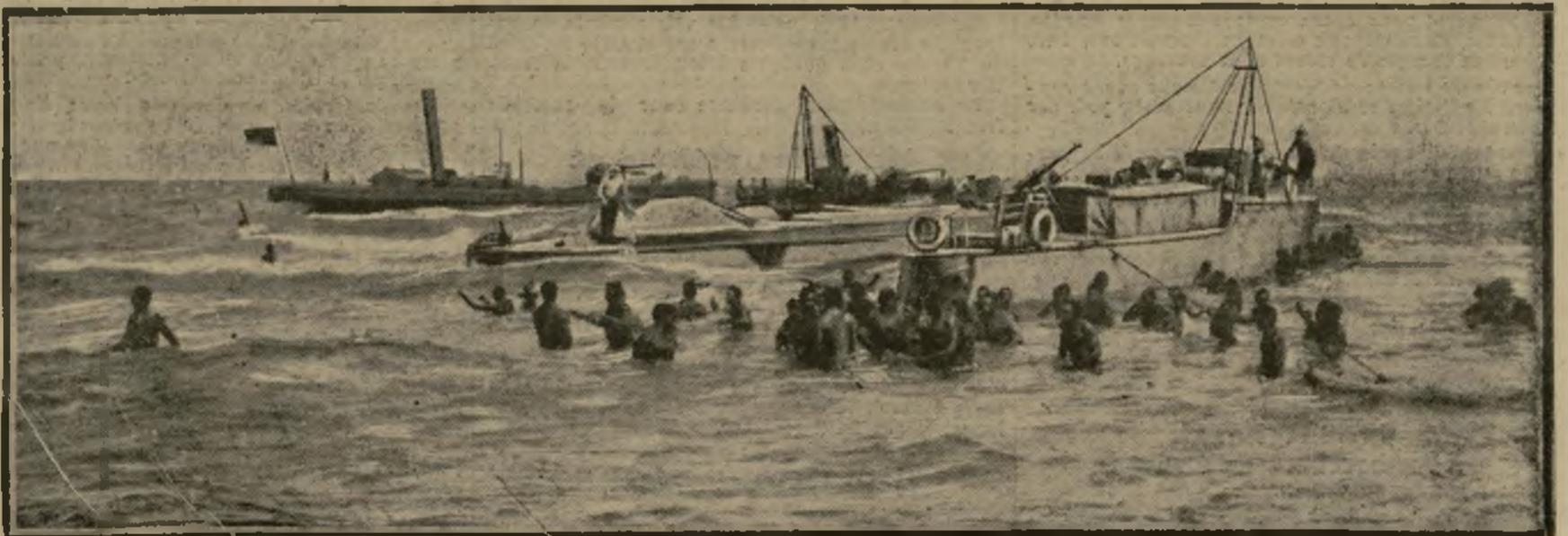
LONDRES. — Le Globe annonce que, désormais, tous les prisonniers compromis dans les récentes affaires d'Irlande seront internés jusqu'à la fin de la guerre, au lieu de passer en conseil de guerre.

## LE COUP DE FILET, par CH. GENTY



— Dame, mon commandant, je n'voulais pas rater l'ouverture de la pêche !...

### Un épisode de la campagne dans le Centre-Africain



Le « Netta » est l'un des vapeurs belges qui, sur le lac Tanganyika, transporte des troupes indigènes provenant, à travers le désert, des possessions anglaises de Capetown. On voit ici quelques-uns de ces noirs, excellents soldats, qui, au moment où le « Netta » touche la côte, s'offrent le plaisir, longtemps attendu, d'une pleine eau prolongée.

# DANS LA RÉGION D'ALSACE REDEVENUE FRANÇAISE

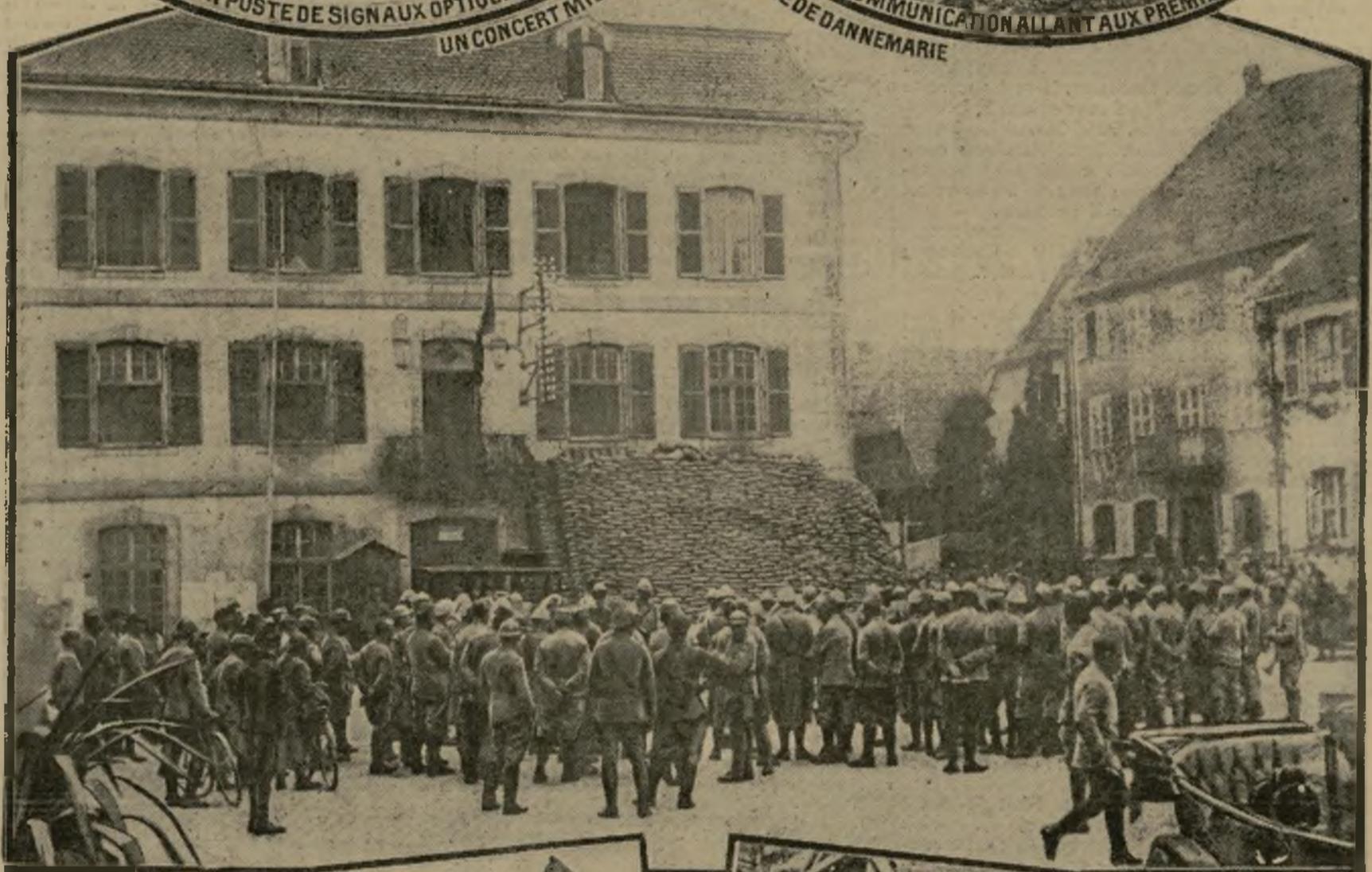


UN POSTE DE SIGNAUX OPTIQUES



BOYAU DE COMMUNICATION ALLANT AUX PREMIÈRES LIGNES

UN CONCERT MILITAIRE SUR LA PLACE DE DANNEMARIE



UNE DISTILLERIE DE THANN DONT IL NE RESTE QUE LES RUINES



UNE FERME SUR LA ROUTE DE MULHOUSE

Les communiqués depuis quelques jours redonnent de l'importance aux opérations militaires que nous poursuivons en terre alsacienne. Une suite d'heureux engagements constitue un présage suggestif pour le temps où des actions d'une envergure peut-être décisive seront simultanément menées sur tous les fronts.

## LES CONTES D'EXCELSIOR

## Emilienne et la guerre

Isidore Lenclotre s'était retiré des affaires après fortune faite. La guerre l'incita à les reprendre. Il avait très vite compris que la « demande », pour une foule d'objets, allait être énorme, et le démon du négoce l'avait, de nouveau, empoigné.

Depuis lors, il s'intéressait à la vie, il ne songait plus à sa goutte, il rajeunissait !

On le voyait arriver trois fois par semaine, les bras chargés de fleurs rares, chez Mme Emilienne Coulonges, sa nièce bien-aimée, et, tant Lenclotre se sentait alerte, il négligeait l'ascenseur et grimpaît juvénilement les trois étages.

Emilienne !... Toute la joie de la vie de cet excellent homme ! La fille chérie de son frère mort, presque sa propre fille ! Il avait recueilli l'orpheline, il l'avait fait soigneusement élever et, les études finies, il l'avait gâtée comme une petite reine.

Quand Emilienne, dressant sa petite tête autoritaire, parlait de son « oncle Lenclotre », on devinait vite qu'elle en faisait tout ce qu'elle voulait. Ses caprices les plus tyranniques étaient accueillis avec reconnaissance. Qu'eût fait Lenclotre de son argent s'il n'avait pas comblé Emilienne, le seul sourire de son existence de vieux veuf sans enfants ?

A vrai dire, il comblait aussi Marcel Coulonges, le jeune mari d'Emilienne. Lenclotre aimait beaucoup Coulonges : il l'avait choisi avec précaution pour sa nièce, non sans avoir vu à l'œuvre cet architecte laborieux et rempli de talent.

Lenclotre, pourvu d'amis très riches, avait constitué rapidement une bonne clientèle à Coulonges ; le jeune ménage était heureux... quand la guerre éclata !

Raison de plus pour entourer de tendresse la gentille Emilienne, séparée brusquement de son mari et plongée dans une solitude à laquelle elle n'était pas faite.

Osons le dire : Emilienne n'envisageait peut-être pas la guerre avec toute la gravité nécessaire. Et c'était bien la faute de Lenclotre, qui éloignait d'elle les pensées trop pénibles. Il lui cachait les visions d'horreur que nous racontaient les journaux. Comme Marcel Coulonges, pour l'instant, ne courait pas un grand danger, Emilienne vivait tranquille.

La vue émouvante de nos admirables et pitoyables blessés troublait bien — trop souvent ! — la joie comme dans sa quiétude, mais le bon oncle arrivait vite avec quelque billet pour une matinée, pour un concert de charité où l'on entendrait M. A... de l'Opéra-Comique ; Mme B... de la Comédie-Française, et le fameux chanteur humoriste Y... dans ses chaussons de « poilus ».

— Notre victoire est certaine, disait Lenclotre. Paris, dont la tenue est admirable, se doit et doit à nos vaillants soldats, de garder sa figure souriante. Mets un joli chapeau, Emilienne, et allons voir danser Isadora au Trocadéro.

Emilienne ne trouvait donc pas l'état de guerre très insupportable, sauf en ce qu'il la privait de son mari... et encore y découvrir-elle cette compensation de pouvoir être en retard tant qu'elle voulait et de laisser toutes ses affaires en désordre : deux choses que Coulonges, très méticuleux, avait en horreur.

Et voilà qu'un beau matin l'oncle Lenclotre, qui venait de terminer une très belle affaire, apporta à Emilienne deux admirables perles montées en boucles d'oreilles !

La petite Mme Coulonges faillit en pleurer de plaisir. Elle voulut que Lenclotre en parât aussitôt ses lobes roses, et après les remerciements, les effusions et les embrassades, son premier mot fut celui-ci :

— Mon oncle chéri, pour le coup, c'est cette pécore de Mme Séporet qui sera furieuse ! Elle est capable d'en faire une maladie !... Justement, nous devons la rencontrer demain, chez les Baloir... tu verras sa tête !

En s'éveillant, le lendemain, Emilienne trouva sur le plateau d'argent, avec ses journaux et une lettre de son mari, un pneu de Mme Baloir qui s'excusait d'être forcée de remettre sa soirée.

Ce fut une grande déception !

Mme Baloir annonçait que son fils avait été blessé légèrement — par bonheur ! — qu'il venait d'être évacué sur Lyon et qu'elle s'y rendait avec son mari.

— Vraiment, dit Emilienne à Lenclotre, ce petit serin d'Etienne Baloir aurait bien pu se faire blesser un jour plus tard !... Je ne pourrai pas montrer mes perles. C'est désolant !

Lenclotre compatissait au chagrin de sa nièce. Evidemment, Etienne Baloir aurait dû attendre !

La moue que faisait Emilienne, son petit air déprimé le bouleversaient. Il proposa d'aller illico louer deux fauteuils aux Variétés, où l'on jouait une revue réussie.

Mais Emilienne continua de bouder. — Quel effet, oncle chéri, feront mes perles au théâtre ? Des gens qui ne me connaissent pas, qui pourront croire qu'elles sont fausses ! Non ! Nous allons, jeudi, à la conférence de ce vieil abruti de La Parade, toutes mes amies doivent y venir. J'attendrai jusqu'à jeudi.

Ce fut Lenclotre lui-même qui accourut le matin de ce jeudi-là prévenir sa nièce que « ce vieil abruti » de La Parade venait d'être envoyé en mission de propagande en Espagne et que la conférence n'aurait pas lieu.

Emilienne fut atterrée. Elle ne cacha pas sa mauvaise humeur à son oncle et elle n'hésita pas à lui déclarer que toutes ces missions de propagande étaient ridicules. Ce n'était pas La Parade qui amènerait les Espagnols réfractaires à de meilleurs sentiments, et sa conférence à Paris eût été autrement intéressante puisque Emilienne y aurait montré ses perles !

Heureusement, le surlendemain, Emilienne devait dîner chez ses amis les Vaudignans, dîner intime, dîner discret, mais où figureraient cependant une dizaine de convives, parmi lesquels cette excellente Mme Séporet qui, cette fois, ne couperait pas aux perles de la nièce de Lenclotre.

Mais, coup sur coup, arrivèrent de fâcheuses nouvelles.

Marcel Coulonges n'avait pas toujours été en parfaite sécurité, comme l'avaient cru Emilienne et son oncle. Son secteur venait de connaître une vive alerte ; Coulonges s'était battu et il avait été fait prisonnier.

Une carte de lui, datée du camp allemand, parvint à Lenclotre. Coulonges recommandait bien de préparer doucement sa femme, de ne pas l'effrayer, et il demandait d'urgence du pain (car il mourait positivement de faim) et des vêtements chauds (car il mourait positivement de froid).

— Je ne pense pas, dit Lenclotre à Emilienne, que tu puisses aller à ce dîner des Vaudignans.

— Pourquoi ça ?

— Parce qu'on s'étonnerait de t'y voir, ma chérie, alors que ton mari ne te cache pas qu'il est très malheureux.

— Tu crois ?... Vraiment... tu crois ?... Mais la petite frimousse d'Emilienne s'est crispée ; elle pâlit de rage et ses pieds battent nerveusement le tapis. En même temps, ses yeux s'emplissent de colère et elle prononce, la voix sifflante :

— Ah ! cette guerre !... cette guerre !... Est-ce que ça ne sera pas bientôt fini ?...

Mantboyer.

## Nouvelles parlementaires

## La question des bouilleurs de cru

La commission du budget a statué hier matin sur les amendements relatifs au privilège des bouilleurs de cru. L'accord n'ayant pu s'établir entre les intéressés sur un texte transactionnel, elle a maintenu purement et simplement le texte de l'article 5 qui figure au rapport général.

La commission a adopté, d'autre part, le texte du Sénat sur le projet de loi concernant l'impôt sur les bénéfices de guerre récemment adopté par la Haute-Assemblée.

## L'impôt sur le revenu au Sénat

La commission chargée de l'examen des textes relatifs à l'impôt sur le revenu (cédules) s'est réunie hier, sous la présidence de M. Poirrier. Elle a continué l'examen des dispositions relatives aux bénéfices commerciaux. Sa prochaine séance a été fixée à vendredi.

## Pour les départements envahis

Le groupe parlementaire des représentants des départements envahis s'est réuni hier sous la présidence de M. Curvaut. Il a décidé de demander au ministre de l'Intérieur un changement d'affectation de certains crédits de son ministère en faveur des prisonniers internés en Suisse.

Le groupe a chargé M. Pierre Fergent de se mettre en rapport, au nom de la sous-commission économique, avec l'Association pour la reprise économique et de lui présenter une étude sur l'objet de ce groupement.



**FERNET-BRANCA**

Spécialité de

**FRATELLI BRANCA-MILAN**

AMER TONIQUE, APÉRITIF, DIGESTIF

LA MEILLEURE LIQUEUR HYGIÉNIQUE

se prend avec

de l'eau, du café, sirop, siphon, etc.

AGENCE A PARIS, 31, RUE ETIENNE-MARCEL

## "Souffrez en silence"

dit le bourgmestre de Leipzig à ses administrés.

AMSTERDAM, 20 juin. — La proclamation suivante vient d'être affichée sur les murs de la ville de Leipzig :

Concitoyens,

Des prochaines semaines jusqu'à la nouvelle récolte, les denrées provenant de la dernière récolte, et en particulier les pommes de terre, seront à peine suffisantes.

Il faut d'abord fournir au ravitaillement de nos troupes en campagne. Nous, à l'intérieur, nous devons nous effacer. Il faut nous soumettre pendant cette période à des privations qui sont d'ailleurs bien moindres que celles que nos braves ont à supporter.

Nous avons confiance que nos concitoyens feront ce sacrifice.

Dieu merci, les perspectives de la récolte nous permettent d'espérer que l'avenir nous apportera une amélioration.

Dignes de nos braves qui, au dehors, montent si victorieusement la garde, nous voulons, nous aussi, résister, en étant prêts à tous les sacrifices à l'intérieur du pays.

Pensons à ce qu'il faudrait supporter si l'ennemi était chez nous. Nous ferons, en tout cas, tout ce qui est en notre pouvoir pour atténuer cette pénurie de vivres et surtout, autant que cela sera possible, pour nous procurer des pommes de terre. On n'obtient rien par des rassemblements dans les rues et sur les places publiques ; au contraire cela ne sert qu'à faire courir de graves dangers aux personnes isolées comme à l'ensemble de la population.

L'ennemi ne fera qu'en tirer une nouvelle ardeur pour prolonger la guerre.

Leipzig, le 15 juin 1916.

Le conseil de la ville de Leipzig,  
D'ERRICH.

## Graves désordres à Aix-la-Chapelle

LONDRES, 20 juin. — On apprend de Rotterdam, d'une source particulièrement autorisée, que des désordres graves eurent lieu samedi à Aix-la-Chapelle. La police chargea plusieurs fois la foule qui manifestait contre la pénurie des vivres.

(Information.)

## Un récit des troubles de Munich

BERNE, 20 juin. — Des renseignements complémentaires publiés par les journaux munichois, dimanche à Munich furent très graves. Il y a eu 25 arrestations samedi et 70 dimanche.

La Muenchner Post, organe socialiste, expose ainsi les faits :

Depuis plusieurs semaines déjà, dit-elle, le mécontentement de la population était arrivé au plus haut point. Ce n'était plus des heures, mais des journées qu'il fallait attendre pour pouvoir acheter un peu de viande. Il n'y avait plus de saucisses du tout. Devant les suggestions des boulangers, les queues étaient interminables. Des milliers de familles, faute d'aliments, avaient déjà utilisé leurs cartes de pain. Dans les rues, devant les magasins, des groupes d'hommes et de femmes, auxquels s'étaient mêlés de nombreux soldats, discutaient violemment.

Le jeudi et le vendredi, ce furent des courses effrénées de la mairie au bureau de statistique et de la mairie au bureau de distribution de cartes, pour avoir des cartes de pain. La foule était toujours plus nombreuse.

Le samedi, la chasse habituelle aux aliments recommença. Quantité de femmes et d'enfants stationnèrent sur la Marienplatz, demandant du pain et disant leur misère aux passants.

Le préfet de police, accouru à l'Hôtel de Ville, ordonna d'autoriser la vente du pain et du beurre même sans carte. Cela augmenta la foule.

Vers 7 heures, un adjudant, qu'on reconnut pour Prussien, ayant laissé entendre que dans les tranchées on n'avait aussi parfois que des pommes de terre à manger, la foule devint furieuse et voulut lui faire un mauvais parti. L'adjudant fut obligé de se réfugier dans un magasin qui allait être pris d'assaut, quand le préfet passant par hasard, l'homme lui-même, suivi d'une foule de manifestants, au poste central de la police.

L'agitation s'accrut, et comme, sur ces entrefaites, les consommateurs d'un grand café se montraient aux fenêtres en ricanant et en jetant, par dérision, de petites pierres de pain à la foule, celle-ci, devenue furieuse, chatiait d'une grêle de pierres toutes les devantures et les fenêtres du café.

C'est alors qu'intervint, sabre au clair, la police à pied et à cheval, secondée par trois compagnies d'infanterie.

Ce n'est qu'à 2 heures du matin que le calme fut rétabli, après que la police eut chargé à deux reprises.

La journée de dimanche fut plus calme. Les troupes étaient consignées ; tous les concerts dans les cafés, sur les places publiques, furent supprimés.

La Muenchner Post ajoute que ces incidents sont « un avertissement » dont il serait imprudent de ne pas tenir compte.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

# Les femmes à la caserne

« Le dépôt du 81<sup>e</sup> régiment territorial d'artillerie, à Versailles, fait appel à la main-d'œuvre féminine pour les emplois suivants : 6 secrétaires, 1 manutentionnaire, 3 cuisinières, 2 aides de cuisine. Les candidates devront se présenter, le mardi 20 juin, aux bureaux du régiment, caserne du Petit Séminaire, 9, rue Gambetta, de 1 heure à 3 heures, munies de leurs certificats et pièces d'identité. (LES JOURNAUX).

Versailles. — Une heure moins le quart... Devant la caserne du 81<sup>e</sup> d'artillerie. Soixante-dix femmes sont là, qui viennent solliciter douze places. Mais un planton goguenard maintient libre l'entrée de la caserne, et dit :

« A une heure seulement ! Heure militaire, mesdames ! »

Cette heure sonne enfin, et nous nous engouffrons sous le porche. Une cour, dans laquelle se prélassent un groupe d'officiers, qui rient devant notre troupeau affairé, et nous voici dans une salle qui a des allures de réfectoire. Mais nous n'y sommes pas pour longtemps, car un maréchal des logis nous renvoie, sans aménité, dans une autre cour, en disant textuellement :

« Allez vous promener, mesdames ; en vous appellera ! »

Mais dans la cour numéro 2, les soixante-dix concurrentes se dévisagent et ne se promènent pas. Il y a de l'inquiétude dans l'air : l'inquiétude vague des cinquante-huit postulantes qui ont la certitude de ne pas être occupées. Déjà, deux partis s'affirment, des chuchotements ayant laissé entendre que les femmes venues en chapeau devaient être classées parmi les futures secrétaires ou manutentionnaires et les femmes en cheveux parmi les cuisinières.

Ce classement fixe mon indécision ; et puisque j'ai mis un chapeau pour aller à Versailles, je me mêle bravement au groupe des dix premières candidates aux places de secrétaires.

Et alors j'ai revu le maréchal des logis, promu cette fois au rôle d'examinateur.

Car, installées autour des tables du réfectoire, nous avons tout bonnement passé un examen : une lettre a décidé de notre orthographe et de notre style, et les quatre règles de notre savoir en calcul. Des soldats en pantalon de velours se penchaient avec sollicitude sur nos travaux.

Cependant, lorsqu'on eut exigé de leur effort une ligne d'écriture « en ronde », et une autre « en bâtarde », les concurrentes regardèrent leur unique et mauvaise plume avec effarement. Mais le maréchal des logis déclara :

« Ça ne fait rien ! Ecrivez en ronde avec la plume que vous avez ! »

Une dame sauva la situation en fournissant les outils désirés.

Tout de même, je n'ai pas fourni d'échantillons de « ma ronde » et de « ma bâtarde ». J'avais appris dans l'intervalle que l'on payait huit heures de travail journalier avec la somme de trois francs cinquante, et j'en avais conclu que je ne gagnerais rien à changer de métier.

Et non plus, je n'ai pas fait « mes quatre opérations ». Mais j'ai écouté avec intérêt le maréchal des logis nous dicter comme addition cinq colonnes de millions : c'était beaucoup. Et cent cinq francs par mois pour vivre, c'était peu. Aussi me hâtai-je de suivre le conseil que le maréchal des logis formula de cette manière péremptoire :

« Maintenant, vous pouvez vous en aller !  
Hélène du Taillis.

## COURS ET CONFÉRENCES

Demain jeudi, à 4 heures, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, sous la présidence de M. Anstole France, de l'Académie, et en présence de S. Exc. l'ambassadeur d'Italie, conférence de M. Louis Baribou, député, ancien président du Conseil, sur : *l'Effort Italien*.

## TIRAGES FINANCIERS

Ville de Paris 1916. — Le numéro 138247 est remboursé par 325.000 fr. ; le numéro 278850 par 10.000 fr.

## "EXCELSIOR" RETRIBUE

les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale — La vie artistique — Les procès importants — Les accidents graves — Les événements locaux — La vie économique — Les sports — Tous faits pittoresques

# TRIBUNAUX

## Un appel à la concorde

La huitième chambre correctionnelle, présidée par M. Chesnay, avait à juger, hier, cinquante-cinq affaires entre parties — injures et diffamations.

Des le début de l'audience, le président Chesnay eut devoir prononcer ces paroles :

« Il est vraiment regrettable, dit-il, de voir un tel encombrement du rôle par des affaires aussi banales, au moment où tous les nôtres sont sur le front à faire face à l'ennemi. Les Français de l'arrière doivent avoir d'autre préoccupation que celle de se quereller et de glâder entre eux. J'engage tous les plaideurs et leurs avocats à s'employer de leur mieux à apaiser toutes ces querelles mesquines et mettre un terme à ces procès. »

Ce petit à-propos a eu les plus heureux effets, puisqu'il fut suivi de trente-cinq désistements.

## Une agence de prêts sur allocations militaires

Une marchande de reconnaissances du Mont-de-Piété, Mme veuve Couturier, demeurant à Malakoff, avait adjoint à son commerce une agence de prêts sur allocations. Elle avançait de l'argent, retenait le titre et, le jour du paiement, se rendait à la mairie, où elle touchait l'allocation en revêtant du nom de sa cliente la feuille d'embarquement. Après s'être remboursée du prêt, elle prélevait sur la somme restituée un intérêt de 58 0/0. Traduite devant le tribunal correctionnel pour délit d'usure habituelle, elle fut condamnée à quinze jours d'emprisonnement. Ayant interjeté appel, Mme veuve Couturier, qui était assistée de M<sup>r</sup> Marcel Petit, a vu, hier, sa peine réduite à 25 francs d'amende. On conviendra que rien ne justifiait une telle clémence.

## "Indésirable" malgré lui

M. Kornfeld, inventeur d'un système d'éclairage électrique, avait été pourvu d'un séquestre en raison de sa nationalité autrichienne.

Il demandait, hier, à la première chambre civile l'annulation de cette mesure. Il arguait qu'il avait cessé d'être Autrichien parce qu'il était en France depuis 1885, qu'il s'y était marié, et qu'en 1911 il s'était engagé au service de la France dans la légion étrangère.

Le ministère public répliqua que la demande de naturalisation formulée par M. Kornfeld avait été rejetée et que son engagement dans la légion étrangère avait été annulé par ordre de l'autorité militaire.

La première chambre, rendant son jugement, a déclaré que M. Kornfeld ne faisait pas la preuve qu'il a quitté l'Autriche sans espoir de retour, et qu'il n'y a pas lieu de rapporter le séquestre.

# Faits divers

## PARIS

Acte de probité. — Mlle Reine Plet, employée chez M. Bouchet, charcutier à Paris, rue Saint-Jacques, 185, a trouvé le 20 mai dernier, dans un wagon de la Compagnie du chemin de fer d'Orléans, entre les gares des Aubrais et d'Austerlitz, un sac à main renfermant divers papiers et une somme de 3000 francs en billets de banque, dont elle s'est empressée d'effectuer le dépôt.

Ce sac a été remis hier à sa propriétaire par le Service des objets trouvés à la préfecture de police.

Un câble d'ascenseur se rompt. — Hier matin, un grave accident s'est produit dans la maison portant le numéro 79 ter du boulevard Plopus.

Vers 10 h. 1/2, par suite de la rupture du câble de l'ascenseur qui dessert l'immeuble, l'appareil est brusquement descendu du cinquième étage au rez-de-chaussée.

Dans l'ascenseur se trouvaient les deux enfants de M. Georges Louriez, industriel : Elisabeth, âgée de quatre ans ; Jacques, âgé de deux ans, et leur bonne, Marguerite Comdom. Tous trois ont été grièvement blessés. Les enfants sont soignés à domicile ; Marguerite Comdom, dont l'état est le plus alarmant, a été transportée à l'hôpital Saint-Antoine.

Le feu. — A 9 heures du soir, le feu s'est déclaré avec une certaine intensité dans un magasin de meubles situé 20, rue de Charonne, et appartenant à M. Finkelstein. L'atelier a été complètement détruit. On ne signale pas d'accident de personnes. L'incendie n'occasionnera pas de chômage pour les ouvriers, qui seront employés dans d'autres locaux.

## BANLIEUE

Mortel accident de bicyclette. — A 5 heures du soir, le jeune Pierre Jacob, âgé de seize ans, demeurant 43, rue de l'Avant, à Clichy, passant à bicyclette rue d'Orléans, à Neuilly, a été renversé par une voiture de livraison dont les roues lui ont passé sur le corps. La mort a été instantanée.

Une rafle. — Hier soir, de 9 heures à 11 heures, une rafle a été faite sur les territoires de Montreuil, infestés depuis quelque temps par de nombreux rommichels. Une vingtaine d'individus trouvés sans papiers d'identité ont été arrêtés, ainsi que cinq déserteurs dont quatre Belges et un Français. Un autre individu, qui était l'objet d'un arrêté d'expulsion, a été également envoyé au Dépôt.

## DÉPARTEMENTS

Incendie dans le port de Marseille. — MAREUILLE. — Un incendie, qui a pris rapidement un développement énorme, s'est déclaré la nuit dernière, vers 1 heure du matin, dans le bassin de la Madrague.

Le feu a pris naissance sur une machine chargée de fûts d'huile de palme. Poussé par un vent assez vif, le feu s'est communiqué à plusieurs baraques et restaurants situés le long du quai et dont les habitants durent fuir en toute hâte. Le sinistre s'est ensuite étendu au parc des bestiaux, où se trouvaient entreposées des quantités énormes de marchandises. Vers 2 heures, tout brûlait sur une étendue de plus d'un kilomètre.

Les pompiers et plusieurs compagnies de soldats, accourus promptement sur le lieu du sinistre, sont parvenus, après trois heures d'efforts, à circonscire le feu.

On a à déplorer la mort d'un gardien de nuit, dont on a découvert le cadavre complètement carbonisé.

# BLOC-NOTES

## NOUVELLES DES COURS

— LL. MM. le roi et la reine d'Espagne viennent de s'installer à la Grandja, qu'ils quitteront vers la mi-juillet pour aller à Santander.

## INFORMATIONS

— Mme Ansel, notre collaboratrice, vient de propager à Rome et à Florence la bonne parole française. Son succès a été considérable.

A Rome notamment, elle a parlé au « Nazionale » des « erreurs de la force ».

— Le lieutenant-colonel Charles Casalet, commandant un parc d'artillerie, a été cité à l'ordre du jour de la division en ces termes : « A dirigé personnellement plusieurs ravitaillements en munitions d'artillerie exécutés sous un bombardement violent. Par son exemple et son ascendant moral sur le personnel du parc, a maintenu l'ordre et le calme dans les colonnes, et a été ainsi, pour une grande part, dans le succès des ravitaillements. »

Le lieutenant-colonel Casalet, âgé de cinquante-huit ans, est le président de l'Union des Sociétés de gymnastique de France.

## MARIAGES

— De Madrid on annonce le mariage de Mlle María Barrios y Aparicio, fille de la marquise de Vistahorta, avec le marquis de La Ensenada, officier de l'armée espagnole.

## NAISSANCES

— Mlle Maurice, femme du capitaine Maurice, a donné le jour à Bourges à un troisième fils : Jehan.

## DEUILS

Nous apprenons la mort :

De M. Antoine Jouanoux, député de la Somme, président du conseil d'arrondissement d'Amiens, maire de Cuchy, chevalier de la Légion d'honneur, décédé âgé de soixante ans ;

De Mlle Suzanne Degroote, fille de M. Henri Degroote, conseiller général du Nord, et de madame née Froissart, décédée chez ses grands-parents, âgée de six ans ;

De M. Carlos de Alvear, fils de l'ancien consul général de la République Argentine en France et de Mme Carlos de Alvear, décédé à Buenos-Aires.

Le colonel du génie en retraite Weidmann, commandeur de la Légion d'honneur, décédé âgé de quatre-vingt-trois ans ;

De M. Pierre Meynier, mort à l'hôpital national du Vésinet, des suites de blessures reçues à Tébours, âgé de vingt et un ans ;

De M. Paul Eyraud, caporal au 161<sup>e</sup> d'infanterie, mort pour la France, âgé de vingt et un ans, fils du docteur Eyraud et de Mme, née d'Orny ;

De Mme Raymond Bacquart, née Jeanne Paillet, décédée à Paris.

## LA CURIOSITÉ

### A L'HOTEL DROUOT : EXPOSITION D'AUJOURD'HUI

Salle 4. — Après décès de M. Williamson, antiquaire, ayant péri à bord du Lusitania. Objets d'art, Tableaux, Salon en tapisserie, Tapisseries, Piano d'Erard. — M<sup>r</sup> Gabriel, commissaire-priseur ; M. Paulin et Lasquin, experts.

# THÉÂTRES

A l'Apollon. — Cette scène, avec la direction intermédiaire de M. Beauprez et Lavé, reprendra demain jeudi, avec les *Cloues de Carneville*, la série de ses représentations consacrées aux grands succès de l'opérette française.

Les concerts spirituels de Francis Planté. — Les deux concerts que le maître Francis Planté donne au profit des œuvres de guerre auront lieu les jeudi 20 juin et mardi 1 juillet, en la crypte de l'annexe de Saint-Honoré-d'Eylau, 65, avenue Malakoff.

## MERCREDI 21 JUIN

Comédie-Française. — A 8 heures, *le Dédale*. Opéra-Comique. — Jeudi, à 1 h. 30, *Pausanias*, Werther. Samedi, à 7 h. 45, *Aphrodite*.

Théâtre Antoine. — A 8 h. 30, *la Revue et l'Ecole du piston*. Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, *Mon Bébé*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 40, *le Châtelet de la mort lente*. (Matinée mercredi et dimanche).

Gymnase. — A 8 h. 50, *la Charrette anglaise*. Théâtre Impérial. — A 8 h. 45, *le Secret de Samson*.

Théâtre de la République. — A 8 h. 40, *la Revue*. Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 15, *le Chemineau*. Jeudi, samedi, dimanche, matinée et soirée.

Comédie-Capitole. — A 8 h. 15, *la Némée*. Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Voleur de nuit* (Sacha Guitry, (Charlotte Lysès) ; *Où allons-nous ce soir?* (Mat. jeudi et dim.)

Revue. — A 8 h. 10, *l'Hôtel du Lure Rouge*. Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, *la Dame blanche*. Variétés. — A 8 h. 30, *la Belle de New-York* (dernières).

Antoineville. — Jules César. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

## MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Central 44-63). — A 9 h. 30 et 8 h. 30, *Feuille dans Sautrez. Je le veux!* (sketch). Vingt vedettes et attractions.

Grand-Palais. — A 8 h. 20 (nouvel horaire), *Dilus* ; *l'Armée se bat à Salonique*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Mazarin 14-73.

Cinéma des Nouveautés Asbat-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Palace. — *Les deux Marquises* ; *Nourri pour vivre* ; *Mentoulant, correspondant de guerre*.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — *Palatit* ; *Nourri pour vivre* ; *Mentoulant correspondant de guerre* ; *Tivoli-Journal*.

# Les Sports

Paris-Evreux (96 kil.). — La Fédération Cycliste et Athlétique Française organise pour dimanche prochain une course ouverte à tous les coureurs amateurs sur le parcours de Paris à Evreux. Départ de Suresnes, à 7 heures du matin. Itinéraire : Rueil, Chelou, Saint-Germain, Pains, Mantès, Rolleboise, Bonnières, Chauffour, Pacy-sur-Eure et Evreux. Les engagements sont reçus au siège de la F.C.A.F. : licenciés, 1 fr. 25 ; licenciés individuels, 1 fr. 50 ; non-licenciés, 2 fr. 50.

## LECONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER

Commerça, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

## LA VIE CHERE

Nous avons eu l'occasion de signaler maintes fois le réel danger économique résultant de l'imprévoyance des éleveurs, qui, séduits par les prix actuels, vendent à la boucherie des animaux trop jeunes. Il en découle un appauvrissement rapide du cheptel.

La commission permanente d'approvisionnement vient, dans sa dernière réunion, d'étudier cette situation préjudiciable et d'émettre des vœux très énergiques pour y porter remède.

La commission s'est, en outre, préoccupée des divers moyens actuellement préconisés pour amener une baisse de prix de la viande. Elle ne désespère pas d'y parvenir rapidement.

### Les arrivages aux Halles centrales

Hier matin, aux Halles centrales, il est arrivé 31.000 kilogrammes de volaille et 85.000 kilogrammes de morue. Le nombre des ventes au détail s'est élevé à quatre cents environ.

Il a été mis en resserre 250 kilogrammes de volaille et 7.000 kilogrammes de poisson.

### BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

du 20 juin 1916

La température est toujours douce, mais lourde, et le ciel couvert.

Le blé n'est toujours pas coté à Paris, ni les autres grains. Dans les différentes régions, les cours varient de 40 à 45 francs, suivant qualité et transport, alors qu'à Paris la taxe est établie à 44 fr. 40 les 100 kilos.

Les pommes de terre nouvelles maintiennent leurs prix au marché des Innocents et aux Halles centrales, avec un écart de 5 francs en faveur des hollandaises.

Le ministre de la Guerre, répondant à la demande de M. Mathieu, député, examinée en ce moment le transport immédiat, rapide, par les chemins de fer de l'Etat et en combinaison avec les autres lignes, des pommes de terre de primeur récoltées dans les régions de l'Ouest et surtout dans la Manche, sur les marchés de consommation de l'intérieur du pays, afin d'éviter les pertes résultant pour les producteurs de la décision qui interdit l'exportation.

La cote des métaux de samedi constate une nouvelle baisse de 5 fr. les 100 kilos pour le cuivre, de 30 fr. pour l'étain, de 1 fr. pour le plomb et de 5 fr. pour le zinc.

Sur indigène coté sans changement à 454 fr.

Au marché de la Villette, les bestiaux maintiennent leur valeur. Aussi, la viande conserve des prix élevés. Toutefois, une légère baisse de 6 centimes par kilo de viande nette a eu lieu et de 10 centimes pour les moutons.

Le Café a un marché faible sur l'avis annonçant que la valorisation mettrait 100.000 sacs de café à la disposition du commerce. On a payé : septembre, 72,75, 72,50, 71,75; décembre, 69, 54, 69,75; mai, 69 fr. 68 fr. puis 68,95.

### METAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos, du jour : Cuivre Chili disp., 410; Cuivre liv. 3 mois, 408; Etain, comptant, 478; Etain liv. 3 mois, 478 1/4; Zinc comptant, 61; Argent, l'once 34 g. 1635, 30 d. 45/16.

## DIVORCE

à FORFAIT avec FACILITES de PAIEMENT, France et Etranger (même par correspondance) par Avocat spécial (30<sup>e</sup> année). — Réhabilitation à l'issue de tous. VASSEUR G. 92, Rue de Rivoli 414 face la Tour St-Jacques. Consultation au lettre 6 fr.

BULLETIN D'EXCELSIOR DU 21 JUIN 1916

## LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

CHAPITRE VI

Le loup dans la bergerie

— Et vous, mademoiselle, pardonnez-vous à mon père ?

— Oh! moi, je suis moins bonne catholique que lui...

Et pour bien faire comprendre à Jean qu'elle désirait ne pas discuter plus longuement sur ce sujet, elle s'exclama :

— Oh! voyez donc ce voilier à l'horizon : comme il se détache harmonieusement sur l'écran irisé du ciel !

Jean parut s'intéresser vivement aux évolutions de ce voilier, puis, comme il sentit qu'il allait devenir importun, il demanda à la jeune fille la permission de prendre congé, ce qui lui fut, tout de suite, accordé et même plus vite qu'il ne le souhaitait certainement.

Tout en remontant vers le sommet de la falaise, Jean, qui revenait très troublé de son entrevue avec la jeune fille, troublé et surtout péniblement impressionné par le peu qu'elle lui avait dit au

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

## La Bourse de Paris

DU 20 JUIN 1916

On s'est borné aujourd'hui à consolider les progrès de la veille. Toutefois, dans le groupe de nos rentes, dans celui des valeurs espagnoles et parmi les industrielles russes, de nouvelles et légères avances sont à enregistrer.

Du côté de nos rentes, le 3 0/0 reste à 62,35, le 5 0/0 passe à 88,80.

Aux fonds étrangers, l'Extérieure vaut 99,35 contre 99,25 la veille.

La Banque de France, dans le compartiment des établissements de crédit, s'inscrit à 5.000.

Grands Chemins français peu ou pas traités. L'Orléans reste à 4.200, le Midi à 956. Les lignes espagnoles maintiennent ou à peu près leurs avances d'hier.

Par contre, aux cuprifères, le Rio abandonne une dizaine de points à 4.745.

En banque, la Toula reste à 1.078.

### COURS DES CHANGES

Londres, 98,15 1/2; Suisse, 112 1/2; Amsterdam, 246; Pétersbourg, 182; New-York, 501; Italie, 93; Barcelone, 600.

### LITERIE

Medals et tous objets de literie fabriqués en kapoc sont le meilleur marché. Envoi tarif et échantillon sur demande.

GOBINET, industriel, Gradignan (Gironde).



### ÉCOLE DE

### CHAUFFEURS-MÉCANICIENS

reconnue la meilleure de Paris, la moins chère. Brevets militaires et civils.

BELSEN, 144, rue de Tocqueville. Téléphones Wagram 93-40.

## MATELAS MILITAIRE

Dimensions 2<sup>m</sup> x 0-75. Poids 1 k<sup>500</sup>

DEMANDEZ NOTICE EXPLICATIVE

à l'Oreiller Militaire Français

NANTES (Loire-Inférieure).



## HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Les propriétés détersives et antiseptiques qui ont valu au

Coaltar Saponiné Le Beuf

d'être admis dans les Hôpitaux de Paris, en font un produit de choix pour les usages de la Toilette :

**Ablutions journalières ; Lotions du cuir chevelu qu'il tonifie ; Soins de la bouche ; Lavage des nourrissons, etc.**

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des nombreuses imitations

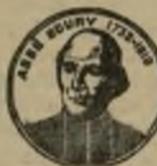
## Maladies de la Femme

LA MÉTRITE

Il y a une foule de malheureuses qui souffrent en silence et sans oser se plaindre, dans la crainte d'une opération toujours dangereuse, souvent inefficace.

Ce sont les femmes atteintes de métrite. Celles-ci ont commencé par souffrir, au moment des règles qui étaient insuffisantes ou trop abondantes. Les Pertes blanches et les Hémorragies les ont épuisées.

Elles ont été sujettes aux maux d'estomac, Crampes, Aigreurs, Vomissements, aux Migraines, aux Idées noires. Elles ont ressenti des élancements continus dans le bas-ventre et comme un poids énorme qui rendait la marche difficile et pénible. Pour guérir la Métrite, la femme doit faire un usage constant et régulier de la



Extrait de portrait

## JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui fait circuler le sang, décongestionne les organes et les cicatrise, sans qu'il soit besoin de recourir à une opération.

La Jouvence de l'Abbé Soury guérit sûrement mais à la condition qu'elle sera employée sans interruption jusqu'à disparition complète de toute douleur.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'Hygiénisme des Dames (1 f 50 la boîte).

Toute femme soucieuse de sa santé doit employer la Jouvence de l'Abbé Soury à des intervalles réguliers, si elle veut éviter et guérir : Métrite, Fibrome, mauvaises Suites de couches, Tumeurs, Cancers, Varices, Phlébites, Hémorroïdes, Accidents du Retour d'Âge, Chaleurs, Vapeurs, Étouffements, etc.

La Jouvence de l'Abbé Soury, toutes Pharmacies : 4 fr. le flacon ; 4 fr. 80 franco. Les 3 flacons franco gare contre mandat-poste 12 francs, adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits). 286

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volnard.

sujet de son père, se prit à murmurer en hochant tristement la tête :

— Mon père se verra peut-être pardonner par Argirb ses petites et grandes infamies, mais je doute qu'il obtienne pour moi la main d'Edith !...

« Et en admettant même qu'Argirb m'agrée, Edith, elle, refuserait d'être ma femme !

Et, serrant les poings, il ajouta :

— Et j'aime Edith... Et si mon père ne m'avait pas parlé d'elle, peut-être que cet amour n'aurait jamais éclos en moi...

« Ah ! mon père avait bien besoin de me fourrer une pareille idée en tête... »

« Il ne me manquait que cet amour, source certaine de toutes les désillusions pour me faire tout à fait détester, maudire l'existence !... Et je le sens, je vais souffrir... »

De retour au petit estaminet dans le garage duquel il avait remis son auto, Jean sauta au volant de sa machine et, comme un fou, se lança sur la route de Charleston.

CHAPITRE VII

Où le lecteur fait connaissance avec l'un des plus sympathiques personnages de cette histoire.

Comme il venait de dépasser les premières maisons de Carlstown, dont les dernières, sordides et clairsemées, au long de boyaux infects, toyaient aux portes de Charleston, il poussa un cri d'effroi et donna un violent coup de volant sur sa droite pour éviter d'écraser un petit bonhomme de cycliste, pédalant comme un fou, qui, au tournant d'une rue, venait de fondre sur son auto.

Hélas ! il était trop tard !...

Le malheureux venait de disparaître sous le châssis...

Jean bloqua immédiatement ses freins et sauta à bas de sa machine.

Ayuntamiento de Madrid

A cinq mètres de l'endroit où s'était produit l'accident, il aperçut le cycliste, ... un tout jeune homme d'une quinzaine d'années environ, portant l'uniforme des grooms d'un des principaux bars de Charleston où fréquentait assidûment Jean Widerski, — qui se relevait, d'un bond.

Sa victime, s'étrouant comme une poule, s'épousseta et s'exclama :

— Ça ne fait rien : comme crêpe, je viens d'être servi, c'est le cas de le dire !...

Le gamin avait prononcé cette phrase sinon dans le plus pur français, du moins dans un français qui dénotait chez lui la connaissance parfaite de cette langue.

Jean Widerski, qui avait entendu, eut un petit sursaut d'étonnement et questionna, en palpant celui qui avait failli être sa victime :

— C'est toi, Jack ?...

En anglais, le gamin répondit :

— Master Jean, — tous les grooms de Charleston appelaient Widerski par son petit nom, — je crois que je ne suis pas en bonne posture pour soutenir le contraire : n'est-ce pas votre avis ?...

— Tu n'es pas blessé ?...

— Non... ou du moins, je ne crois pas.

Le petit, avec une mine comique, se palpa sur toutes les coutures et sa face joviale, soudainement illuminée par le soleil de son clair regard, dit en manière de conclusion :

— Cette fois, j'en suis certain... mais c'est ma machine qui est endommagée... elle est même en miettes !...

Il n'exagérait pas.

La bicyclette avait été littéralement pulvérisée. C'était vraiment miracle que le jeune homme s'en fût tiré sans une écorchure, car il avait passé sous l'auto dont le châssis, fort heureusement, était très haut.

LES PETITES ANNONCES d'EXCELSIOR

paraissent chaque Mercredi

La ligne se compose de 50 lettres ou signes

En aucun cas, EXCELSIOR ne se charge de recevoir ni de réexpédier les réponses aux « Petites Annonces ».

DEMANDES D'EMPLOI

1 franc la ligne de 50 lettres ou signes.
Infirmière des hôp. du Havre, lang. expér., dem. place stable pr. pers. souffr. ou âgée ou pour soigner blessé; soins dévoués. — Mlle Leroy, 55, rue Mexico, Le Havre.
Homme jeune, actif, 27 ans dirigé atelier de div. branches, dem. empl. Réf. sér.; M. obl. mil. Baudry, 14, r. Moulineau, Paris.
Une femme sach. faire costume et cuisine simple dem. place chez 1 ou 2 pers. au feu, charb. Laval, 58, r. Nollet (17<sup>e</sup>).
Bonne st. dactyl., brev. él., notions angl. — Dar, 11, r. Poulton.
Belle comptable, ayant diplôme, dés. situation secrétaire, éventuellement dans bureau. — Mlle Golla, Bur. Central.
Electricien ouvrier, réf. guerre. Travaux soignés forfait. Installation, réparations. — Rabier, 43, r. Pivoines, Afferville.

GENS DE MAISON

1 franc la ligne de 50 lettres ou signes.
Donnee à tout faire
B. à 17, 50 a., sach. cuis., dés. méa. d. m. b. Ec. Ann. 48, r. Ste-Aude.
Dlle, bonne à tout faire, sach. tr. b. cuis., lav. et rep. Sage fin à tout, dés. place ch. 1 ou 2 pers. Mlle Pauléat, 10, r. Pâris-Sec.
Bonne cuisinière demande place ou extra; bonnes références. — Hennocq, 5, rue Treillard.

OFFRES D'EMPLOI

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.
On demande un steno-dactylo bien au courant de l'industrie, ayant plusieurs années de pratique, bonnes références. — S'adresser : Tournour, 17, rue Saint-Maur, Paris.
On dem. une fille ou une femme 16 a., sér., au cour. de la vente et p<sup>r</sup> serv. le thé; parl. angl. de préf. Llobet, r. Edouard-VII.

TESTAMENTS

3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.
Pour le faire soi-même et éviter les vices des notaires. 200 fr. en 20 formules, à fr. Revue Juridique, 4, sq. Maubeuge.

SUCCESSIONS, TESTAMENTS, PARTAGES

3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.
Avocat spécialiste. Ec. Revue Juridique, 4, square Maubeuge.

GRAPHOLOGIE

3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.
CARACTERE, APTITUDES, etc., par l'écriture, 2 francs. Rien de la chiromancie. 2 à 7 h., 1<sup>er</sup> l. Jour, dim et fêtes, ou écrire : Mme Ixe, 28, rue Vauquelin, Paris (6<sup>e</sup> arr.).

DIVERS

3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.
BEAUTE, secret de famille, revenant à 3 francs par mois. Mme Ixe, 28, rue Vauquelin, Paris (6<sup>e</sup> arr.).

POUR LES ORPHELINS

3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.
JUAN-LUIS PONS (Atp.-Mar.). M. et Mme Ed. Lecocq. Education enfants 5 à 16 ans. Ville toujours fleurie. Simplicité, Beauté.

CHIENS

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.
On offre
Gd chev. loulous nains et min. les ch. marrons, noirs, rouges, blancs. Nombre. prix étr. Châtes rares. Mlle Longeon, Lisieux.

Chiens luxueux, nains, race. 2 à 6 h. 26, r. Feydeau, Paris (M<sup>e</sup> Bourse)
Occas. Splend. loulous et pékinois nains, 5, r. Laflitte, 3 à 6 h.



MARITE, ELEVEUR
Téléph. 226, à Vincennes (Seine).
131, Boulevard de l'Hôtel-de-Ville, à 7 minutes du Métro : Vincennes.
Gd choix chiens policiers très rares, et âgés, étalons valables, prix modér.
Chiens de guerre et fox raiders.
Expéditions 1<sup>er</sup> pays. Garanties sérées.
Dressage à forfait. Pension hygién.
Chien couvert tous les jours
English spoken

CHENIL FRANÇAIS, 7, rue Victor-Hugo, Charenton. Changement de direction. Policiers toutes races, Fox, Boules.
DIABLES LOULOUS pure race (toy, pomé). 11 semaines. A vendre. — Atwater, 8, rue Bassano, Paris.

ALIMENTATION

2 fr. 50 la ligne de 50 lettres ou signes.
CAPES VERTS ET TORREPIES par colis-postaux franco gare, qualité garantie. Demander le prix-courant. — LEBLANC, rue Jean-Baptiste-Syriès, Le Havre.
Confiture 1<sup>er</sup> froits par sucre 5 h., 10 fr. Marmelade pommes 5 h., 3 fr. franco. ACHARD confiseur, Orange (Vaucluse).
HUILE D'OLIVE surf. gar. ext. pure, 1<sup>er</sup> press. Postal 10 h., 100 douz. 23 fr. c. remb. — Elie Corcos, r. Tanneurs, Tunis.

AUTOMOBILES

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.
A vendre 2 AUTOS (Mors et Renault) en très bon état. — M. G., 43, Champs-Élysées, Paris.
A louer jour, sem. ou mois, pr. exc. ou tourisme, torpédo gr. Amérq. conf., rapide, 4 cyl., 6 pl. CHARLES, 2, r. Pétinet (15<sup>e</sup>).
Torpedo Mors 17x20 1911, ayant peu roulé, strapontin face route, phares électriques, 15, rue de la Plaine, Billancourt.

CAPITAUX

2 fr. 50 la ligne de 50 lettres ou signes.
Capitaux offerts aux industriels et fournisseurs de guerre et sur hypothèques, successions. — Breaux, 108, Bd Sébastopol.
CAPITAUX importants à placer de suite, au gré de l'emprunteur, s<sup>r</sup> châteaux, domaines, maisons, usines. Garant. 1<sup>er</sup> ord. Examen grat. M. Léopold POUVEAU, 33, r. Constantinople, Paris.
PRETS s<sup>r</sup> titres, nées-prenées, assur.-vie, hypoth. successions, créances, etc. DEPRAY, 14, rue Daubigny, 2 h. à 5 h.

HOTELS

2 fr. 50 la ligne de 50 lettres ou signes.
RHNA HOTEL, 14, rue Armand-Lévy (Etoile). Chamb. lux. meubl. Eau ch. tél. bain, 3 à 6 fr., mois 50 à 100 fr. T. Wagr. 74-01.

FONDS DE COMMERCE

2 fr. 50 la ligne de 50 lettres ou signes.
A céder, pr. cause malade, bijouterie bien située. Matériel, agencement, bijoux, 4.600 fr. Serpente, 44, r. Richer, 16 h. à 11 h.

CABINETS D'AFFAIRES

2 fr. 50 la ligne de 50 lettres ou signes.
A VOCAT défective, divorce, liquidat., successions, moratorium. De 2 h. à 6 h., rue Richer, 34. Téléph. Bugey 25-22.

LEÇONS

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.
COURS solfège et piano 4 et 6 fr. p<sup>r</sup> mois. Réductions sur 10 p<sup>r</sup> élèves. Vassiliev-Duprez, 29, r. Nollet. Reg. Jeudi, 1 h. à 3 h.
Art lyr. Métré par prof. chant, donner. leçon en échange. A accomp. à très bon musicien. S'adr. 104, av. de Villiers.

OCCASIONS

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.
On offre
PAPETERIE MILITAIRE, 6, cour des Miracles, Paris, fait prix spéciaux à coopératives militaires et postaux. Demande représentants militaires ou civils zones des armées.
Machine à coudre Singer aut. marq. p<sup>r</sup> tailleur, couturière, garant. sur facture, 60 fr., 71, rue de Maubeuge, Paris.

Assemblages. A liquid. b. meubles 1<sup>er</sup> genre, fabr. us. quai. Fabricants et Ouvriers réunis, 15, r. Picpus, M<sup>e</sup> Bourse.



GLACE PURE EN 2 MINUTES
Notice franco
MACHINE A GLACE « RAPIDE »
23, Boulevard de Valenciennes, PARIS.
DÉMONSTRATIONS mardis et vendredis après-midi et tous les jours à l'Exposition de la Cité des Machines.

BOIS chauffage, prix d'été. Assurez dès à présent, vos provisions : hausse immin. Chacon, 80, r. Neuilly, Villemonable (Seine).

CHEVAUX ET VOITURES

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.
Cognet double PONEY bal à vendre, av. gd. sans voiture, 22 ans, grand pouv. être conduit par dame. On céderait aussi CHEVAUX BONS et entiers en plein service. Mlle MENCIER, Bureau Camionnage, 9, avenue Herbillon, Saint-Mandé (Seine).

PENSIONS DE FAMILLE

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.
Paris
Dames distinguées prendre enfants ou pens. 3 à 12 ans. Soins maternels. Prix modérés. Mme Loblanc, 8, r. du Ban (14<sup>e</sup>).
Maison bourgeoise, quart. Ecoles, prendr. pensionnaires, à fr. p<sup>r</sup> jour. Sates, h<sup>e</sup> cuis., élect. 3, carrefour Croix Rouge.
Banlieue
P. fam. conf., gde pouv. parc, tennis. Villiers-le-Bel, 2<sup>e</sup> Nord, 110. Le Vésinet, 6, av. Pages. Villa conf., gd jard<sup>n</sup> p<sup>r</sup> pensionn. T. 61.

APPARTEMENTS MEUBLES

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.
9, r. Greffulhe, g. St-Laz., entrem. neuf, él. coquet, meubles, jour, mois; tél. avec ville d<sup>e</sup> toutes les chamb. Cour. 20-21.
JARDIN PIED-A-TERRA, 4, r. Monyon. Directeur : M<sup>r</sup> CHARLIER. Chambre av. salon et cabinet toil. 4 à 12 fr. (COUR. 32-25).

VILLÉGIATURES

Côte d'Azur.
NICE. L'OFFICE DE LA CÔTE D'AZUR sert informés p<sup>r</sup> tout séjour : hôtels, villas, etc. Henselgn. Philibé.
NICE. = HOTEL DE LUXEMBOURG = ouvert toute l'année. — Promenade des Anglais. Prix réduits. — HOTEL DES ÉTRANGERS même propriétaire.
LAVANDOU (VAR). HOTEL DU DOMAINE D'AIGNEBÈRE, 1<sup>er</sup> ordre, par Lavandou. Vues et références à disposition.
La Mer.
VILLERVILLE. Le grand HOTEL BELLEVUE est ouvert. Vue mer, s<sup>r</sup> mer. Od. jard. PAUL GAUTHIER, p<sup>r</sup> r. Col. 9<sup>e</sup> pl. ou 14, r. Monge, Paris.
La Bretagne.
SAINT-CAST. Bains de mer, Ecrin. Agence Light, Saint-Cast.
La Forêt.
MARLOTTE. FORÊT DE FONTAINEBLEAU. HOTEL DE LA RENAISSANCE. 130 chambres et appartements. Grand parc. Prix modérés.
La Camargue.
MORVAN. Petite maison meublée à louer : bois, rivière, jolis sites. — S'adr. Scillier, à Brèves, pr. Dornecy (Nièvre).
Stations thermales.
BRIDES-LES-BAINS (Savoie). Carlabad français. Pavillon-Hôtel Lafont. M<sup>r</sup> mod. et Gd Hôtel des Baigneurs. Prix modérés. — LAFONT, p<sup>r</sup>-dir.

— Bah ! fit Jean, je vais t'en payer une autre...
— Master Jean, je reconnais bien là votre générosité...
— Où allais-tu ?...
Celle question parut tout d'abord embarrasser le gamin.
Cependant, il déclara, après avoir bredouillé quelques paroles inintelligibles et sans suite, dans l'intention bien évidente de se donner le temps de réfléchir sur ce qu'il allait répondre :
— J'allais me promener sans but, du côté d'Argirh-City... histoire de me dégourdir un peu les jambes...
— Alors tu rentres maintenant à Charleston ?...
— Ma foi oui...
— S'il en est ainsi, mon petit Jack, je vais te reconduire dans mon auto jusqu'à ton bar.
— Ce n'est pas de refus...
Jean fit monter le groom dans sa voiture.
Quelques secondes après, l'auto disparaissait dans un nuage de poussière.
Lorsqu'ils eurent dépassé les premières maisons de Charleston, Jean, mettant son moteur au ralenti, questionna :
— Tu parles donc le français, toi ?...
Le gamin jeta un regard de côté à Widorski et, la frimousse épanouie, répondit :
— Il ne faut pas faire attention, master Jean. Ça m'a échappé...
— Pour quelle raison l'autre soir n'es-tu pas venu au secours de ma Française qui ne pouvait arriver à se faire comprendre au bar ?
— Parce que cela ne m'a pas plu... et que je n'ai pas éprouvé le besoin de faire connaître mes talents.
— Pourquoi sembles-tu te cacher de parler cette langue ?...
— Une idée comme cela...

— Une drôle d'idée !
— Oui, ça, je vous l'accorde, c'est même une idée ridicule, mais c'est comme ça... On ne sait pas, quelquefois, pourquoi on a des idées aussi bizarres...
— Je te croyais Anglais...
— Pour vous dire vrai je ne sais pas exactement ce que je suis.
— Comment cela ?...
— Eh bien, oui... Je suis né en Angleterre, c'est vrai, mais d'un père belge et d'une mère française par accident de naissance... laquelle était elle-même née à Paris d'un père italien et d'une mère russe... Alors, tout cela, ça fait une salade à n'y plus rien comprendre... Je suis un peu l'enfant de tous les pays... vu que j'ai du sang français, belge, italien, russe dans les veines et que par-dessus le marché je suis né sur un banc de Trafalgar-Square...
— Il ne te manquerait plus que de connaître toutes les langues... de tous ces pays.
— Ah ! ne m'en parlez pas !... Je les bredouille toutes... Je ne sais pas comment cela se fait, mais je ne peux pas rester un mois dans un pays sans en savoir tout de suite la langue... Ainsi, pour vous en donner une idée, voilà juste trois mois que je suis à Charleston, employé chez le Chinois Wo-li-Wo qui tient le bar du Soleil-Levant... eh bien, je sais déjà assez le chinois pour m'expliquer dans cet idiomme... et Dieu sait que ce n'est pas commode à apprendre, le chinois...
— Tu devrais te placer comme interprète à New-York ou à Chicago...
— Non, ce n'est pas mon genre... et puis, je connais ces deux villes comme ma poche... J'y ai été cirer de bottines pendant plusieurs mois... Je n'aime pas les grandes villes, j'aime mieux les petites, comme Charleston. C'est une affaire de goût.

Après un court temps de silence, le groom ajouta :
— Maintenant, master Jean, vous seriez bien aimable de garder pour vous tout ce que je viens de vous dire... parce que je ne tiens pas du tout à ce que l'on sache, surtout chez Wo-li-Wo, que je suis polyglotte.
— Et pourquoi cela ?...
— On voudrait tout de suite exploiter mes talents et je n'y tiens pas, non, vraiment... Et puis, il y a encore une autre raison : en passant pour ne connaître que l'anglais, on me laisse circuler à ma guise dans les salles du bar du Soleil-Levant... J'entends tout ce qui se dit et cela m'amuse... N'allez pas croire, surtout, que je profite malhonnêtement de ce que je surprends... je suis un honnête homme... Et tout bien posé, à quoi cela pourrait-il me servir de savoir, par exemple, que votre père se retrouve, presque chaque soir, dans un petit cabinet secret du bar ?... Hein ?... voulez-vous me le dire ?...
En prononçant ces derniers mots, le gamin avait décoché à Jean un regard qui, certainement, en voulait dire long...
Jean sursauta et questionna :
— Mon père va, tous les soirs, au Soleil-Levant ?
— Ne le saviez-vous pas ?
— Si, si, rectifia-t-il, ou, plutôt, non, je croyais qu'il n'y allait que deux fois la semaine.
Jean mentait doublement en affirmant cela.
Il ignorait totalement que Julius se rendit, tous les soirs, au Soleil-Levant.
La veille, il n'aurait certainement pas accordé la moindre attention à ce que venait de lui dire le petit groom.
Il n'en fut pas de même à l'heure où se passait notre récit...
(A suivre.)

## Les troupes portugaises passées en revue par le Président de la République



LE SERMENT AU DRAPEAU



UNE PIÈCE D'ARTILLERIE DE MONTAGNE



LE CROISEUR AMIRAL REISS



M. MACHADO PASSE DES MARINS EN REVUE

M. Bernardino Machado, président de la République portugaise passait, il y a quelques jours, en revue, à Lisbonne d'importants contingents de troupes d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie. Des unités appartenant à la flotte participaient à cette solennité militaire. Le peuple portugais a acclamé ces soldats qu'il est si fier de voir jouer un rôle actif dans la guerre menée par les peuples de l'Entente pour la liberté du Monde.